

Collection POLICE

1

P. MARAUDY
**LES
MORTS-VIVANTS**





Les morts-vivants

Roman policier inédit

par PAUL MARAUDY.

CHAPITRE PREMIER

LE CAUCHEMAR

Jean d'Avray regarda s'éloigner sur la route l'autocar qui venait de le déposer au Cheylard, un gros bourg de l'Ardèche dont les habitants sur le pas des portes, cependant habitués à voir des touristes et des villégiateurs, le dévisagèrent non sans curiosité.

Quiconque eût connu le jeune Procureur de la République à Paris, l'aurait difficilement reconnu sous son accoutrement dans ces lieux paisibles où les distractions sont plutôt rares.

Le jeune et mondain procureur Jean d'Avray venait tout simplement goûter, comme le commun des mortels, un mois de repos bien gagné par le travail prodigieux sur des affaires très souvent épineuses.

Il n'aimait guère séjourner plusieurs fois dans les mêmes parages et, cette année-là, l'Ardèche l'avait attiré par ses paysages désolés et grandioses. Il n'était d'ailleurs que de passage au Cheylard car il était descendu dans un hôtel de Saint-Sauveur, un village de mille cinq cents âmes, dans l'arrondissement de Privas.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation de mise au théâtre et au cinématographe.

P. n° 350

Le procureur d'Avray avait un violon d'Ingres : la peinture. Pendant ses congés, il troquait sa serviette de cuir contre sa boîte à couleurs, et, son chevalet sous le bras, il partait à la recherche de paysages propres à l'inspirer.

Sur une carte de la région, un nom l'avait séduit : l'Etang du Loup. Prisonnier seulement de sa fantaisie, il était monté dans l'autocar qui fait le service entre Saint-Sauveur et Saint-Agrève et, sur l'indication du conducteur, s'était arrêté au Cheylard, la halte la plus proche du fameux étang.

Une femme tenant contre elle son gosse morveux, lui indiqua le chemin à suivre.

— Il vous faut bien compter une heure de marche, dit-elle.

Cette précision ne le découragea pas. Gaillardement, il se mit en route.

Une heure de marche ? Bien peu de chose, en vérité pour un homme de quarante-cinq ans qui, malgré l'austérité de ses fonctions, se rappelle avoir été champion de course à pied dans les épreuves universitaires.

Jean d'Avray appartenait à cette génération de magistrats d'après-guerre qui gardent jusque dans l'exercice de leur charge parfois écrasante un esprit sportif, un désir de vaincre, préférable dans bien des cas à la simple routine de leurs prédécesseurs.

Taillé en athlète, le visage rasé, les yeux bleus ouverts sur la vie comme sur un problème dont toutes les données sont compréhensibles, Jean d'Avray ne rappelait en rien le juge d'instruction légendaire, à favoris soignés et au regard sans pitié.

La Société le décevait depuis que, chaque jour, il se penchait sur ses laideurs. C'est pourquoi il préférait la solitude au milieu de cette nature grandiose qu'il ne se lassait pas d'admirer.

Bientôt, le paysage changea autour de lui. Il arrivait au pied de la montagne dont la chaîne sombre se détachait sur le ciel où couraient quelques nuages. Le chemin, raviné par les pluies fréquentes, se

fit plus tortueux. Et, soudain, ce fut un enchantement pour ses yeux ravis.

Une vallée venait d'apparaître, serrée entre deux murailles de roc, au fond de laquelle un petit lac long de quatre ou cinq cents mètres et large d'une centaine de mètres, reflétait les hauteurs couvertes de châtaigniers, de pins et de sapins.

Sur le bord de ce lac, et le dominant de quelques mètres, une sorte de vieux manoir à moitié délabré faisait penser au repaire de quelque génie malfaisant échappé d'un conte de fée.

Enthousiasmé, Jean d'Avray murmura :

— L'Étang du Loup !

Son flair ne l'avait pas trompé. L'endroit était d'une beauté sauvage.

Sans plus tarder, il s'installa et se mit à peindre.

Les heures passèrent sans qu'il s'en rendit compte. Le temps se couvrit et il ne vit les nuages que pour en rapporter fidèlement les contours capricieux.

Une goutte de pluie sur sa main le fit revenir à un sens plus net de la réalité.

Il vit alors de grosses nuées amoncelées au-dessus de sa tête et lourdes de la menace d'un orage prochain.

Que faire ? Revenir au Cheylard ? Il n'en avait pas le temps. Déjà des éclairs zébraient le ciel, là-bas, vers l'Ouest. Se réfugier sous les arbres ? C'était dangereux.

Il plia bagages précipitamment et se dirigea vers la seule habitation offerte à son choix : le vieux manoir.

Ce ne fut ni un ogre repu de chair fraîche ni une fée Carabosse qui l'accueillit sur le pas de la porte lourde de ferrures de l'ancestrale demeure. Mais le vieux bonhomme qui vint lui ouvrir ne respirait pas particulièrement la sympathie. Ses petits yeux de fouine perdus sous les sourcils embroussaillés dévisagèrent avec méfiance le visiteur inattendu.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Excusez-moi, monsieur...

Et Jean d'Avray conta sa mésaventure.

— Si vous voulez bien m'accorder l'hospitalité jusqu'à ce que cette averse soit passée...

Le vieux le détailla de la tête aux pieds ; puis il plissa les paupières vers le ciel dont les vannes, maintenant, déversaient des torrents diluviens.

— C'est bon ! dit-il d'une voix bourrue. Entrez !

Jean d'Avray le suivit dans une grande salle sombre où un feu de bois projetait sur les murs des ombres inquiétantes. Trois personnages s'y trouvaient déjà : une femme sans âge ; un homme d'une trentaine d'années, au front fuyant ; une jeune personne aux joues fraîches et rebondies, la seule qui sut sourire.

— Ma femme, mon fils, la servante Maria, présenta le vieux qui dit ensuite quelques mots en patois, sans doute pour expliquer la présence de cet inconnu.

Sur l'invitation qui lui fut faite comme à regrets, Jean d'Avray vint s'asseoir près de l'âtre pour faire sécher ses vêtements.

Une sorte de malaise pesait sur ses épaules. Il était là un intrus et on s'appliquait à le lui faire sentir.

Qui étaient ces gens bizarres, seules âmes vivantes dans ce pays perdu ? Des paysans, à coup sûr ; ils en avaient l'allure. Alors comment habitaient-ils ce château qui devait être une lourde charge pour un budget modeste ? Peut-être n'en étaient-ils qu'intendants ; certainement même.

En tout cas, ni les uns ni les autres ne péchaient par excès de loquacité. Oh ! Jean d'Avray savait bien que, dans cette région, on n'est guère expansif. Mais, en général, on y est accueillant. Or, ses hôtes ne semblaient rien moins qu'enchantés de son irruption soudaine chez eux. Il les observa à la dérobée.

Le vieux, avec son dos cassé par le rude labeur des champs, semblait dominer les autres de son autorité tyrannique. Sa femme, insignifiante, vivait dans son ombre. Quant à leur fils, on aurait cherché en vain sur son visage autre chose qu'une stupide bestialité.

La servante, dans ce milieu, faisait fache. On sentait en elle des élans de jeunesse refoulés. Ses quinze ou seize ans se dissimulaient mal sous le masque d'aus-

térité qu'on lui imposait sans doute. Parfois, elle coulait un regard vers le nouveau venu. Mais aussitôt, ses yeux inquiets revenaient vers son maître et elle courbait la tête vers ses casseroles.

Dehors, la pluie redoublait de violence tandis que des éclairs fulgurants déchiraient toujours les nuées et que le tonnerre secouait les montagnes.

Jean d'Avray se vit bloqué dans ce château pour un temps indéterminé. Ses vêtements séchés, il se leva et vint vers son hôte.

— Je m'excuse d'abuser, dit-il, mais il m'est impossible de repartir par ce temps. Pouvez-vous m'accorder l'hospitalité jusqu'à demain ?

— Mais...

— Bien entendu, je vous dédommagerai largement.

Ces mots firent impression sur le vieux dont les yeux s'éclairèrent soudain d'une lueur de cupidité. Il consulta sa femme du regard comme s'il eût hésité à prendre une décision qui ne dépendait ni d'elle, ni de lui. Finalement, il dit à la bonne :

— Maria ! Tu mettras une assiette de plus...

Les remerciements de Jean d'Avray tombèrent au milieu d'un silence glacial.

— Bast ! pensa-t-il philosophiquement. Ils acceptent de mauvaise grâce ; mais ils acceptent et c'est le principal.

Le dîner se passa sans qu'une parole fût échangée et lorsque le vieux ferma son couteau, tout le monde se leva.

Jean d'Avray avait mangé d'un solide appétit et il se sentait plus optimiste.

— Montez avec Maria, lui dit le vieux. Elle vous montrera votre chambre.

Au « bonsoir » que lança le procureur, trois grognements répondirent. Jean d'Avray suivit la servante.

Ils montèrent un escalier de pierre aux marches usées par les pas de plusieurs générations et arrivèrent dans une galerie où s'ouvraient plusieurs portes. A chacune de ces portes, une armure montait la garde.

— Brrr ! fit le jeune homme en riant. Il n'est guère rassurant votre château !

— Pourquoi ? fit la petite qui découvrit d'un seul coup ses dents éblouissantes et saines. Vous avez peur ?

Cette idée cocasse l'amusa.

— Peur moi ? Oh ! Non !

— J'aimerais être comme vous, poursuivit Maria avec regrets.

— Parce que vous...

— Oh ! ce n'est pas que j'ai peur, mais dans ces salles trop grandes, je me sens perdue. Et puis, même quand tout dort, il y a toujours du bruit.

— Des fantômes, peut-être ? demanda Jean d'Avray ironique.

La servante goûta mal cette plaisanterie. Son visage se ferma et elle se retourna pour guider leur ascension vers l'étage supérieur auquel ils accédèrent par un escalier plus étroit que le premier.

— Voici votre chambre, dit-elle en ouvrant une porte.

A la lueur tremblotante d'une bougie, Jean d'Avray put voir un lit pliant au drap propre rabattu sur la couverture, une chaise dépaillée et, sous la fenêtre à tabatière, une table portant une cuvette et un broc d'eau en terre cuite.

Ce n'était pas luxueux, mais c'était convenable.

Comme la servante lui tendait le bougeoir, il dit :

— Mais vous... pour redescendre ?

— Ma chambre est à côté et j'ai des allumettes. Bonne nuit, Monsieur !

— Bonne nuit, Maria !

Seul, il se déshabilla et se glissa avec délices dans les draps fleurant bon la lavande.

La pluie tombait toujours au dehors, mais le tonnerre s'était tu. Le jeune magistrat pensait qu'il allait pouvoir dormir et, de fait, ce ne fut que comme au travers d'un songe que, quelques minutes plus tard, il entendit, de l'autre côté de la cloison, la domestique se coucher.

Les éléments, eux, ne s'étaient qu'assoupis. Vers mi-

nuît, ils reprirent leur bruyant concert, au grand désespoir de Jean d'Avray qui se voyait déjà passer une nuit blanche. Enervé, autant par l'atmosphère chargée d'électricité que par son réveil en sursaut, il s'assit sur le lit et chercha une cigarette dans la poche de son veston.

Dans ce château trop grand, les roulements furieux du tonnerre se répercutaient à l'infini. On ne savait plus si les bruits venaient de l'extérieur ou de l'intérieur. Une girouette grinçait sur le toit et ça ne faisait qu'ajouter au tintamarre. Sur les carreaux, de grosses gouttes de pluie s'écrasaient avant de s'écouler dans la gouttière trop étroite pour recueillir ce flot. Les éclairs jetaient des lueurs brèves et ininterrompues. Jean d'Avray, impassible, ne s'occupait que de celle de sa cigarette.

Cet orage s'apaisa comme les précédents. Le silence se fit sur un dernier grondement venu de la montagne et Jean d'Avray, après un coup de poing dans son traversin pour le remettre en forme, se glissa à nouveau sous les draps.

A peine eut-il fermé les yeux qu'un gémissement lui parvint qui le fit se dresser.

Le souffle suspendu, il écouta. Cela paraissait venir de la chambre voisine où dormait la jeune servante, séparée de lui simplement par une mince cloison. Il l'entendit crier :

— Oui ! Oui ! Tous les trois !...

Comme personne ne répondait, il en conclut qu'elle rêvait. Son rêve devait être agité, car elle parlait d'une voix angoissée. Elle dit encore :

— Le cadavre !... Ils le portaient tous trois !... Oui, oui ! Pitié !...

Cette fois, Jean d'Avray fronça le sourcil

— Un cauchemar ? pensa-t-il. Oui, mais ces paroles se relient certainement à un fait antérieur. De quel cadavre veut-elle parler ? Et ces mots : « Ils le portaient tous trois... » ? Ces maîtres sont trois, et...

Il se refusa à laisser courir plus longtemps son imagination. De l'autre côté, la petite s'était tue mais

sa voix résonnait encore aux oreilles de Jean d'Avray. L'ombre d'un crime planait-elle sur cet étrange château ?

II

LA PASSION DU MÉTIER

Le lendemain, de très bonne heure, Jean d'Avray se leva. Tout le monde était déjà debout dans la maison. Le soleil avait retrouvé son éclat et, seule, la terre détrempée gardait le vestige de la tempête passée.

Un billet de cinquante francs à la main, le jeune procureur alla vers son hôte. Il s'attendait à ce qu'on lui offrît le petit déjeuner, mais le vieux se contenta de grogner un vague remerciement et le laissa partir comme il était venu, sans même lui demander son nom.

Aussi Jean d'Avray s'arrêta-t-il dans une auberge du Cheylard où on lui servit de quoi calmer sa faim matinale.

De plus en plus intrigué par l'étrange famille qu'il venait de quitter, il résolut d'user d'adresse pour amener la patronne de l'auberge sur la voie des confidences.

— Meilleur temps qu'hier, Madame, n'est-ce pas ?

— Oui, et ce n'est pas un malheur ! Quelle tempête nous avons eue cette nuit ! J'ai cru que la maison allait s'écrouler ! Vous avez sans doute été surpris par l'orage ? Je vous ai vu descendre de l'autocar hier...

— Oui. Heureusement, j'ai trouvé de braves gens qui m'ont donné l'hospitalité...

— Vous étiez loin ?

— Pensez ! A l'Etang du Loup !

— Sainte-Vierge ! Et vous avez trouvé une maison là-bas ?

— Mieux qu'une maison : un château !

— Le château de l'Etang ? fit la brave femme étonnée.

— Oui, pourquoi ?

— Le père Portalou a consenti à vous recevoir ?

— On n'aurait pas mis un chien dehors.

— C'est égal !...

— Vous paraissez surprise.

— On le serait à moins. Personne, dans le pays, ne peut « sentir » ces gens-là. Ce sont de véritables ours.

— Ce château est à eux ?

— Pensez-vous ! Il appartient à un ancien Préfet de police à Paris, M. Bauzel, qui n'y vient plus que rarement. Cette ruine lui coûte très cher. Il y entretient les Pourtalou qui ne lui rapportent presque rien et se font servir par une bonne... Ah ! Cette petite, je la plains ! Vivre dans une maison pareille, à son âge...

— Que voulez-vous dire ?

— On chuchote un peu partout qu'il se passe au château des choses étranges.

— Quoi ?

La cabaretière haussa les épaules.

— Vous m'en demandez trop. Tout ce que je sais, c'est que je ne voudrais pas y vivre.

— Personne n'y est mort, pourtant ?

— Excepté Mme Bauzel, voilà un mois.

— Tiens, tiens ! fit Jean d'Avray soudainement intéressé. Mme Bauzel, la femme du propriétaire ?

— Elle-même.

— De quoi est-elle morte ?

— Elle s'est noyée dans l'étang. On a dit qu'elle s'était suicidée.

— Vous ne semblez guère le croire, remarqua le magistrat.

— Oh ! Moi, vous savez... Ces affaires-là, je ne me regarde pas. Le commerce me donne assez de tourments.

— Cependant...

— Qu'est-ce que je vais vous servir, maintenant, Monsieur ?

Jean d'Avray voulut insister pour en savoir plus. Mais il se heurta à une discrétion bien paysanne.



— Bonjour, monsieur le Procureur.

— Bonjour, Jordan. Asseyez-vous.

— Je vous croyais en congé et j'ai été surpris d'apprendre que vous désiriez me voir.

— Effectivement, j'étais en congé, mais je suis revenu précipitamment et c'est dans le but de vous expliquer pourquoi que je vous ai fait appeler.

— J'avoue ne comprendre guère.

— Vous comprendrez bientôt.

L'inspecteur Jordan était un as de la Police Judiciaire. Jean d'Avray l'estimait particulièrement et c'est pourquoi, tout de suite, il avait pensé à lui pour l'aider dans la tâche qu'il s'était assignée. Il fit, à son intention, le récit de son court séjour au château de l'Étang du Loup et conclut en rapportant son entretien avec la cabaretière du Cheylard.

Avant qu'il eût terminé, l'inspecteur s'écria :

— Et vous avez écourté vos vacances pour cela ?

— Je suis convaincu que ça en vaut la peine.

— Peut-être, mais...

— Vous me désapprouvez ?

— Non. J'admire votre conscience professionnelle, simplement.

— N'admirez rien et aidez-moi plutôt. D'abord, que pensez-vous de ces faits étranges ?

— Qu'ils sont troublants mais ne peuvent justifier les soupçons que nous pourrions avoir. Il se peut que la servante ait subi l'influence de l'orage sur ses jeunes nerfs; qu'elle ait eu un cauchemar; et les cauchemars, vous savez, nous en avons tous; ils ne prouvent pas grand'chose.

— Soit, mais la mort de Mme Bauzel...

— Vous oubliez que son mari est un ancien préfet de police. Si cette mort lui avait paru suspecte, il était placé mieux que quiconque pour en déchiffrer l'énigme. En province, les langues sont méchantes. S'il fallait s'arrêter à tous les commérages...

— Mon cher, je vous mettrai en présence des Por-

talou. Nous verrons alors si vous conservez votre sérénité.

— Quoi ? Vous voulez que je vous suive là-bas ?

— C'est ce que je suis venu vous proposer. Vous demanderez un congé, vous aussi. Je vous dédommagerai et nous irons, incognito bien entendu, nous établir dans la région et, si possible, dans le manoir, ce qui sera difficile. Mais j'ai pu être enchanté par les lieux, je vous ai dit mon enthousiasme et nous avons décidé de peindre et de dessiner ces paysages admirables.

— Je ne sais ni peindre ni dessiner.

— Aucune importance. Nous emporterons quelques toiles inachevées pour la vraisemblance. Alors ? C'est entendu ?

Jordan, après un moment d'hésitation, leva les épaules dans un geste d'indifférence.

— Si ça peut vous faire plaisir, monsieur le procureur...

Et c'est ainsi que, le 1^{er} octobre, ils arrivèrent devant la porte du château de l'Etang du Loup. Un soleil radieux dorait les feuilles d'automne. Jordan, comme l'avait fait Jean d'Avray, s'extasiait sur la magnificence du paysage.

— Même si nous devions perdre notre temps, dit-il au magistrat, je ne regretterais pas mon voyage.

— J'ai la conviction que nous ne le perdrons pas. Taisez-vous. Voilà Portalou. Ne m'appellez plus que d'Avray, hein, compris ? Pas de gaffe, surtout !

— Compris, d'Avray.

Le vieux venait vers eux de son pas lourd et pesant. En reconnaissant l'étranger qu'il avait accueilli un soir, il sursauta. Ils allèrent à sa rencontre, et Jean présenta son « camarade ».

— J'ai trouvé le décor qui vous entoure tellement attrayant, dit-il, que j'ai amené un de mes amis, artiste peintre comme moi.

Sans répondre au salut que Jordan lui adressait, le vieux demanda :

— Que voulez-vous ?

— Euh... c'est-à-dire... vous m'avez accordé une si aimable hospitalité ce soir d'orage que j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de nous accueillir pour quelques jours.

— Ah ça ! interrompit Portalou dont les rides remontèrent toutes vers le front. Est-ce que vous prenez le château pour un hôtel meublé ?

— Comment pouvez-vous penser pareille chose ? Non, tranquillisez-vous ! Nous voulons simplement goûter le cadre de cette nature grandiose sans avoir chaque jour à faire une marche fatigante. Si vous refusez, évidemment, nous nous résignerons. Mais nous sommes très riches, mon ami et moi et sachez que nous sommes prêts à accepter le prix que vous voudrez bien nous faire pour la pension.

— Le château n'est pas plus une pension de famille qu'un hôtel !

— Cependant, si nous vous donnions cent francs par jour pour nous deux ?...

Le chiffre ainsi lancé produisit son effet. Portalou tourmenta ses mains noueuses dans un mouvement qui trahissait son embarras. Cent francs par jour pour nourrir deux hommes ! C'était plus qu'il n'en fallait pour nourrir tout le monde pendant une semaine !

— C'est bon, grommela-t-il enfin. Venez.

Au bout de cinq jours qu'ils étaient là, les deux hommes n'avaient rien découvert de nouveau. Non sans un peu de goguenardise respectueuse, Jordan écoutait le procureur lui conter la manière dont il avait interrogé la jeune servante pour tenter d'en tirer quelque chose. Mais Maria s'était enfermée dans un mutisme complet et il n'avait pas insisté de peur qu'elle éveillât les soupçons de ses maîtres.

— Je suis certain qu'elle sait quelque chose. M'entendez-vous, Jordan ?

— J'aimerais partager votre conviction. Non, voyez-vous, votre tempérament d'artiste se laisse influencer

par le cadre qui entoure ce château. A voir ces vieilles pierres, on s'attend à en voir sortir des personnages de légende. Ces arbres séculaires, ces hauteurs boisées, cette montagne qui ne se desserre, semble-t-il, que pour mieux nous étouffer, tout cela forme un décor de drame et on aimerait qu'il s'y passât quelque chose.

— Vous n'allez pas prétendre, tout de même, que Portalou et les siens ont des allures sympathiques ?

— Evidemment non. Mais s'il fallait soupçonner d'un crime tous les gens qui paraissent capables d'en commettre un, nous aurions trop de travail, vous et moi.

Un bruit de pas, derrière eux, les fit se retourner. Quelqu'un marchait sur le chemin venant du Cheylard. Ils étaient en contre-bas et on ne pouvait les voir qu'en écartant les branches d'une haie. Jordan se leva et laissa son compagnon devant le chevalet sur lequel il peignait distraitement. Doucement, il approcha et, sans souci de l'aubépine qui lui piquait les doigts, il fit une trouée qui lui permit de regarder.

Quand le passant se fut éloigné en direction du château, l'inspecteur revint vers son compagnon. Il n'avait plus sa belle assurance de tout à l'heure et le procureur remarqua un pli soucieux sur son front.

— Eh bien, Jordan ? Qu'y a-t-il ?

— Monsieur le procureur, vous aviez raison.

— Raison en quoi ? Expliquez-vous !

— On nous surveille.

— Hein ?

— Savez-vous qui vient de passer derrière cette haie ?

— Comment voulez-vous ?...

— Arthur Barrot !

— Qui est-ce ?

— Un ancien commissaire de la Police Judiciaire qui m'a eu sous ses ordres voilà dix ans, à l'époque de mes débuts. Il tient maintenant une agence de police privée.

— Tiens, tiens ! Mais qu'est-ce qui vous fait supposer ?...

— Arthur Barrot, quand il était commissaire, était au mieux avec le préfet de police d'alors. Et, si mes souvenirs sont exacts, ce préfet de police, c'était M. Bauzel. J'en conclus donc que si ce n'est pas l'inspecteur Jordan et le procureur d'Avray qu'on fait surveiller, c'est du moins deux artistes peintres dont la présence dans la région semble louche.

— Je vous arrête et vous dis à mon tour : « Prenez garde à votre imagination. » Si cet homme est lié au propriétaire de ce château, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il s'y rende en visite.

— M. Bauzel ne vient plus ici que très rarement. C'est vous-même qui me l'avez dit. Barrot doit le savoir. S'il vient, c'est qu'on l'a appelé.

— Qui ?

— Portalou, parbleu !

— Il a bien trop peur que son patron sache qu'il nous a pris comme pensionnaires.

— Oui, vous croyez ? Moi pas. C'est une opinion toute personnelle.

III

UN FAIT DIVERS

En rentrant, le soir, Jordan et le procureur d'Avray se trouvèrent en présence d'Arthur Barrot que Portalou leur présenta comme son beau-frère, Thomas Reynolet.

L'homme ne tressaillit pas en présence de Jordan. Mais dix années avaient passé depuis leur collaboration et, de plus, l'inspecteur portait maintenant une forte moustache. Il était donc possible qu'il ne le reconnaisse pas.

On se mit à table et, pour la première fois, le dîner connut quelque animation. Non pas que le pseudo Thomas Reynolet fût très bavard, mais sa seule présence apportait un élément nouveau dans cette atmos-

phère pesante. Le père Portalou affectait à l'égard du nouveau venu un respect que leurs prétendus liens familiaux expliquaient mal. Jordan et son compagnon s'en amusaient secrètement.

Le soir, dans la chambre de Jean d'Avray, les deux faux artistes peintres échangeaient des propos à voix basse. Un bruit se fit entendre, contre la porte. Dans un souffle, Jordan murmura à l'oreille du magistrat :

— Silence ! On nous épie. Voyez, je ne m'étais pas trompé.

Le lendemain, ils ne changèrent rien à leur attitude habituelle. Celui qui se prétendait Thomas Reynolet se montrait aimable avec eux. Avait-il reconnu Jordan ? Ce n'était pas impossible, mais il n'en laissait rien paraître. L'inspecteur, maintenant, partageait la conviction du procureur qu'un mystère planait autour d'eux. Mais il se sentait impuissant à le percer. Il avait bien tenté d'interroger les gens du pays. Tous se repliaient derrière un mutisme qu'expliquaient aussi bien l'ignorance que la crainte de s'attirer des ennuis. Et la journée passa sans apporter le moindre éclaircissement.

Après le repas, la femme de Portalou monta se coucher et, tandis que Maria lavait la vaisselle, les cinq hommes restèrent au coin de lâtre. Le vieux et son fils tiraient en silence sur leur pipe. Le procureur et Thomas Reynolet parlaient des exploits de chasse de ce dernier. Jordan, seul dans son coin, lisait un journal apporté par le courrier de la journée.

— Eh bien, monsieur Jordan, fit soudain Reynolet, les nouvelles sont-elles bonnes ?

— Toujours les mêmes : des crimes, des vols, la politique ; rien d'intéressant.

— Faites-nous donc un peu la lecture. Nous en profiterons tous.

— Vous y tenez ?

— A moins que ça vous ennue ?

— Pas du tout, au contraire... Voyons... « Un notaire parisien s'enfuit en laissant un passif de 50 millions »...

En silence, tout le monde écoutait. Quelquefois un hochement de tête du père Portalou indiquait que le vieux prenait intérêt à cette audition des dernières nouvelles qui lui évitait de se fatiguer les yeux. Son fils restait dans une réserve stupide. On ne devinait rien de ce qui pouvait se passer derrière son front têtu.

Jordan semblait avoir gardé le meilleur morceau pour la fin. Après avoir détaillé le crime d'une jeune femme abandonnée par son amant, il prit un temps et regarda ses auditeurs.

— Plus rien d'intéressant ? demanda Reynolet.

— Si. Ecoutez plutôt : « Une bien étrange disparition. »

« On s'inquiète, au Ministère de la Marine, de la disparition d'un jeune lieutenant de vaisseau, M. Jacques de Roze, qui n'a pas rejoint sa base à la suite d'un congé d'un mois qui lui avait été accordé. M. Jacques de Roze était très bien noté de ses chefs et on se perd en conjectures sur les raisons de son absence.

« Une enquête, menée discrètement dans les milieux que fréquentait le jeune officier, a permis d'établir qu'on l'a vu pour la dernière fois alors qu'il sortait de l'hôtel particulier de M. Bauzel, ancien préfet de police. Ce dernier a déclaré aux enquêteurs qu'il ignorait jusqu'au nom du disparu que jamais, d'ailleurs, il n'a reçu chez lui.

« Voilà trois semaines que ces faits se sont produits et on ignore toujours ce qu'est devenu M. Jacques de Roze. A-t-il déserté pour suivre une femme ? S'agit-il, au contraire, d'une affaire d'espionnage ? A-t-on enlevé le lieutenant pour lui arracher le secret de documents que, dernièrement, il avait eus en mains ? Toutes les hypothèses sont permises. On attend la suite de l'enquête.

En entendant nommer le propriétaire d'un château, chacun des personnages présents avait réagi diversement, sauf peut-être le fils Portalou qui semblait plongé à jamais dans une indifférence obscure. Il n'en était pas de même de son père qui avait violemment

sursauté et s'était efforcé ensuite de dissimuler son trouble tant bien que mal. Jean d'Avray, lui, mis en garde par le ton de Jordan, avait à peine tressailli, mais son regard avait rencontré celui de Thomas Reynolet et, sans se départir de leur impassibilité apparente, les deux hommes s'étaient affrontés silencieusement.

— C'est ça, votre information extraordinaire ? demanda le faux Reynolet avec dédain.

Tranquillement, Jordan replia son journal.

— En ce qui me concerne, je la trouve très intéressante, dit innocemment l'inspecteur. Nous voyons tellement d'affaires d'espionnage en ce moment.

Sans répondre, Reynolet se leva.

— Allons nous coucher. Je crois qu'il en est l'heure.

Jordan et le procureur montèrent d'abord. Ils s'enfermèrent à double tour et s'entretenaient bouche à oreille.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le procureur ?

— Je crois que ce jeune officier a été assassiné, tout simplement.

— C'est aussi mon avis.

— Récapitulons, voulez-vous ? M. Bauzel s'est marié en secondes noces avec une jeune et jolie femme, d'après ce qu'on en dit dans le pays.

— Très jolie même.

— Cette femme est morte tragiquement voilà un mois.

— Ici même.

— Jacques de Roze a disparu peu de temps après et on l'a aperçu pour la dernière fois alors qu'il sortait de chez M. Bauzel qui le nie.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il en soit sorti.

— Vous n'y êtes pas. Il est bien trop dangereux de tuer quelqu'un à Paris. Même quand il s'agit de l'amant de sa femme et qu'on a été préfet de police, la crainte d'un scandale peut recommander quelque prudence. Et quand on a à sa disposition une tombe telle que l'étang du Loup...

— Quoi ? Vous croyez que Jacques de Roze est au fond de cet étang ?

— Souvenez-vous du cauchemar de Maria : « Le cadavre... Ils étaient trois à le porter... ». Portalou, son fils et peut-être Bauzel, à moins que ça ne soit la mère Portalou.

— Ils l'auraient tué ici et l'auraient ensuite jeté à l'eau ?

— Je vous répondrai demain, mon cher. Pour l'instant, allons nous coucher et essayons de dormir.

IV

LES FOSSES

Le lendemain, au début de l'après-midi, Jean d'Avray et Jordan parurent hésiter pour aller, selon leur habitude, s'installer avec leurs chevaux devant le paysage qu'ils feignaient de peindre, l'inspecteur tout au moins.

Le temps couvert leur fournissait un excellent prétexte pour occuper leur désœuvrement à une autre tâche. Aussi s'approchèrent-ils du père Portalou qui, sur le bord du lac, vérifiait les amarres d'un barcot usagé mais encore en bon état quand même.

— Cette barque est à vous ? demanda le procureur.

— Bien sûr, dit le vieux. Je m'en sers de temps en temps pour pêcher dans l'étang.

— Et ça mord ?

— Quelquefois. Tout dépend du temps. Aujourd'hui, par exemple, ça doit mordre.

— Si j'osais, je vous demanderais bien...

— De vous prêter la barque ?

— Refuseriez-vous ?

L'étrange bonhomme leva les bras au ciel.

— Vous me demandez tout ça comme si j'étais chez moi ! Vous savez bien pourtant que rien n'est à moi, ici.

Le procureur commençait à le connaître. Il usa de l'argument qui, déjà, lui avait si bien réussi. Sortant une pièce de sa poche, il la lui mit dans la main discrètement.

— Allons ! C'est oui, n'est-ce pas ?

Le vieux hésita encore mais sa résistance paraissait faiblir. Il objecta :

— Vous n'allez pas peindre ainsi sur l'eau ?

Jean d'Avray montra les nuages qui obscurcissaient le ciel :

— Peindre par ce temps, il n'y faut pas songer. Ça manque de couleurs. Le soleil est indispensable pour donner à la nature tout son éclat. Alors, comme, aussi bien mon ami que moi, nous aimons la pêche, nous tenterons le goujon. Vous voudrez bien, je pense, nous prêter deux lignes ?

— Deux lignes... Deux lignes...

Une autre pièce vint, dans sa main, rejoindre celle qui s'y trouvait déjà.

Sans remercier — Jean d'Avray n'en demandait pas tant — le vieux se dirigea vers les anciennes écuries du château situées à la droite de celui-ci, en avant dans le parc. Il en revint avec deux cannes à pêche et les tendit aux faux artistes en recommandant :

— Surtout, soyez prudents, hein ? L'étang est profond.

En lui-même, le procureur remarqua :

— Tu dois en savoir quelque chose, vieille canaille !

Mais, sans se départir de son amabilité, il prit les cannes ainsi que la boîte d'asticots que lui tendait Portalou, et entraîna son compagnon vers la barque.

— Venez, Jordan. Nous allons montrer au père Portalou que nous ne sommes pas des novices.

Ils détachèrent la chaîne et s'éloignèrent tout de suite de la rive. Le vieux les suivit un instant du regard et, sans doute rassuré, il regagna le château. Alors Jean d'Avray poussa un soupir et dit :

— Enfin ! Nous allons pouvoir travailler !

— Que voulez-vous faire ? demanda Jordan.

— Me mettre en mesure de répondre à votre question

d'hier soir : « Le cadavre de Jacques de Roze est-il dans cet étang ? »

— Comment voulez-vous ?...

— Mon cher, les avirons ne sont pas faits seulement pour ramer.

Et, ce disant, il décrocha l'un d'eux qu'il plongeait verticalement dans l'eau tout en en conservant l'extrémité dans la main. Mais son bras s'enfonça jusqu'à la manche de sa chemise retroussée sans qu'il sentît une résistance.

— Trop profond, dit-il avec une moue.

— Le vieux vient de vous prévenir.

— En effet, mais je crois qu'il est inutile de chercher ici. Rapprochons-nous plutôt du bord.

— On va remarquer notre manège.

— Non. Ces arbres forment un rideau entre l'étang et le château. Et puis, pour donner le change, amorcez donc une ligne. Le peu de poisson que vous ramènerez expliquera notre promenade sur l'eau.

Ils revinrent donc vers le rivage et, tandis que Jordan jetait sa ligne, le procureur commença à fouiller le fond de l'étang du bout de son aviron. Cette opération eut pour résultat de faire monter à la surface de l'eau des bulles de gaz qui crevèrent en dégageant une odeur pestilentielle produite par la vase. Mais les deux hommes s'en souciaient peu. Au bout d'un instant, Jordan poussa un cri de victoire

— J'ai accroché quelque chose !

Jean d'Avray se retourna d'un bond.

— Quoi ?

— Regardez. Une belle carpe.

— Il s'agit bien de cela !

— M'avez-vous, oui ou non, chargé de ramener une friture ?

— Bon, bon ! Attrapez vos poissons et espérons que je serai aussi heureux que vous dans ma pêche d'un autre genre.

Le procureur continua ses recherches et, mètre par mètre, fouilla tout ce qui lui était accessible le long

de la rive la plus près du château. Au bout d'une heure, il dut s'avouer vaincu.

— Nous ne trouverons rien. Ils ont dû jeter le corps au milieu de l'étang. Et là, pour atteindre le fond...

— Si seulement nous possédions une gaffe !

— Oui, mais voilà, nous n'en avons pas ! Attendez, j'ai une idée.

— Laquelle ?

— Nous allons, maintenant, pêcher tous deux. La friture que nous ramènerons encouragera le père Portalou à nous laisser, demain encore, son barcot. Ce soir, je chercherai une perche. C'est bien le diable si je n'en trouve pas une. A la faveur de la nuit, je l'amènerai dans ces roseaux où nous la trouverons demain.

— Monsieur le procureur, vous avez des trouvailles...

— Chut ! Je vous ai déjà dit de ne pas m'appeler ainsi.

— Personne ne peut nous entendre.

— Evidemment, mais en perdant l'habitude de me nommer de cette façon lorsque nous sommes seuls, vous ne risquerez pas de le faire devant des tiers. Aidez-moi. Nous allons regagner le large.

Quand ils se furent éloignés, un buisson situé non loin de l'endroit qu'ils venaient de quitter fit entendre le craquement de ses branches froissées. Le pseudo Thomas Reynolet en sortit, qui se frotta les mains en ricanant :

— Ah ! ah ! M. le procureur ! Nous allons bien nous amuser !



Combien d'heures passèrent entre cet instant et celui où Jean d'Avray se réveilla, la tête lourde et les côtes endolories, couché à même le sol humide en pleines ténèbres ?

Tout d'abord, le procureur ne comprit pas très bien ce qui lui arrivait. Il sentit simplement qu'il avait froid. Ses yeux se levèrent pour chercher les étoiles, mais

ce fut en vain que leurs prunelles s'agrandirent pour tenter de percer la nuit qui les entourait.

Alors il se leva péniblement et fit quelques pas. Son pied se heurta à quelque chose de mou qui ressemblait à un corps; et ce corps — car c'en était un — s'anima à son tour.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est ? dit une voix.

Le magistrat reconnut le timbre de l'inspecteur.

— C'est vous, Jordan ?

— Moi ? Oui ? Et c'est vous, monsieur le procu...
Oh ! pardon ! Je voulais dire : c'est vous, d'Avray ?

— Cela n'a plus d'importance, mon vieux. Je crois que vous pouvez m'appeler n'importe comment maintenant.

— Au fait, où sommes-nous ? Mon lit n'est pas si dur que ça, d'habitude !

— Vous vous apercevez seulement que vous n'êtes pas dans votre chambre ?

— Oh ! Comme votre voix résonne d'une drôle de façon ! On se croirait dans un souterrain.

— Je crois que nous y sommes, en effet.

— M'expliquerez-vous ? Que s'est-il passé ?

— J'allais vous poser la même question. Je viens de me réveiller à l'instant dans une situation identique à la vôtre. Vous avez un briquet sur vous, je crois ?

— Oui. Attendez. Le voici.

Une lucur jaillit qui éclaira une voûte basse faite de pierres scellées de manière rudimentaire. Près d'eux, une caisse renversée supportait quelques victuailles, une lampe à pétrole et une lettre posée en évidence.

Jordan se dressa d'un bond et, sans comprendre, regarda le procureur.

— Que veut dire cette mise en scène ?

— Nous allons le savoir bientôt. Allumez la lampe. Tandis que Jordan s'exécutait, Jean d'Avray prit la lettre et la décacheta.

« Monsieur le Procureur, monsieur l'Inspecteur, lut-il.

« Vous avez tort de vous mêler de ce qui ne vous

regarde pas. Vous êtes à trente pieds sous terre. Vous y resterez jusqu'à votre mort. Cependant, nous ne voulons pas vous tuer. Chaque jour, vous recevrez les provisions par un panier qui descendra au bout d'une cordelette le long de la paroi de la galerie qui se trouve à l'extrémité de ce souterrain. Le jour où vous aurez cessé de vivre, vous aurez ici votre tombeau. »

Les deux hommes, livides, se turent d'abord. Puis ils tentèrent de rassembler leurs souvenirs.

— Aidez-moi, Jordan, dit le magistrat. Essayons de reconstituer ce qui s'est passé. Hier, ou avant-hier, ou cet après-midi, je ne sais plus, nous sommes allés sur cet étang pour pêcher la carpe en nous promettant d'y revenir le lendemain. Quelqu'un nous a-t-il vus alors que je fouillais la vase de mon aviron ?

— Je n'ai remarqué personne, mais les arbres ont quelquefois des yeux.

— Peut-être. En tout cas, nous sommes revenus avec une pêche abondante que la mère Portalou a servie pour le dîner.

— Nous avons mangé également un lièvre que Thomas Reynolet, ou plutôt Arthur Barrot, avait tué à la chasse.

— C'est vrai et, à cette occasion, le père Portalou est allé chercher une bouteille « de derrière les fagots », selon sa propre expression. Ah ! la vieille canaille ! Jamais, autant que ce soir-là, il ne s'était montré aimable. Aussi, nous aurions dû nous méfier ! Voyons, que s'est-il passé ensuite ? A partir du moment où j'ai bu ce vin, il y a un trou dans ma mémoire.

— Dans la mienne aussi et cela s'explique.

— On nous a fait boire un narcotique...

— Tout simplement. Et ensuite, on nous a transportés ici.

— C'est ça que je ne comprends pas. Pourquoi ne se sont-ils pas débarrassés de nous tout de suite en nous envoyant dans l'autre monde ?

— Sans doute ont-ils reculé devant ce double crime.

— Mon pauvre Jordan, nous voici dans de beaux

draps ! Dire que c'est moi qui vous ai entraîné dans cette affaire !

— A quoi bon le regretter ? Il est trop tard. Et puis, je ne vous en veux pas. Je vous aurais peut-être reproché de m'avoir amené ici si vous vous étiez trompé. Mais vous aviez vu juste en soupçonnant qu'il se passait dans ce château des choses étranges.

— Vous avez raison. Au lieu de nous lamenter, examinons plutôt notre prison. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le procureur était en contemplation devant deux trous creusés à même le sol, non loin de l'endroit où ils se trouvaient. Jordan s'approcha.

— On dirait deux fosses, dit-il.

Un désagréable frisson glaça leur échine et le procureur renchérit :

— Deux fosses destinées à recevoir nos cadavres.

— Pas si vite, monsieur le procureur ! Ils n'auront pas notre peau aussi facilement qu'ils le pensent.

V

LE MARIAGE DE M. BAUZEL

Deux ans plus tôt, M. Bauzel jouissait paisiblement de sa retraite dans le château de l'Etang du Loup où il s'était retiré après la mort de sa première femme.

Ce vieillard, respecté de tous ceux qui l'avaient approché, pensait achever là une existence dominée toute par l'accomplissement du devoir. La haute fonction de préfet de police était venue couronner sa carrière et, pendant deux ans qu'il l'avait exercée, les Parisiens s'étaient pris à aimer sa noble figure encadrée d'une barbe grisonnante. On se le montrait un peu partout, dans les manifestations, et les chansonniers le raillaient sans méchanceté, signe qu'il leur était sympathique.

Quand l'heure de la retraite avait sonné, il avait quitté Paris non sans un peu de mélancolie. Mais la présence à ses côtés de la compagne qui, depuis

vingt ans, soutenait ses espoirs et ses luttes, lui avait fait accepter cet exil.

Ils s'étaient installés dans une petite propriété de Bougival et leurs vieux cœurs avaient encore trouvé quelques rayons de soleil pour leur rappeler les beaux jours enfuis.

Et puis la mort était passée, implacable et soudaine. Un matin, Mme Bauzel ne s'était pas réveillée. On l'avait inhumée dans le caveau familial et l'ancien préfet n'avait plus voulu revoir le decor de leur bonheur. C'est pourquoi il avait acquis le vieux manoir ardéchois perdu dans une nature sauvage dont rien ne lui rappelait le passé.

Et, à 68 ans, il croyait ne plus attendre que la délivrance finale, lorsqu'il apprit qu'un de ses amis, Max de Bernis, venait de le précéder dans la tombe.

Il alla porter ses condoléances à Mme de Bernis et trouva celle-ci, éplorée, dans les bras de sa fille Geneviève.

— Ah ! monsieur Bauzel ! Merci d'être venu. Votre amitié m'est précieuse en un pareil moment.

— Max était pour moi plus qu'un ami, Madame. Nous nous étions connus sur les bancs du lycée. Il avait été témoin à mon mariage. Ah ! Que la vie est cruelle !

— Vous avez souffert ce que je souffre aujourd'hui. Vous devez comprendre ma douleur. Max était si bon ; comme l'était Mme Bauzel d'ailleurs. Ce sont toujours des ménages comme les nôtres qui se trouvent désunis par la mort.

— Les autres aussi. Le Destin est aveugle et implacable.

— Deux malheurs en trois mois à peine ! Le fiancé de ma fille s'est tué dernièrement au cours d'une reconnaissance sur la frontière du Maroc espagnol.

— Le lieutenant de Roze ?

— Oui. Vous aviez appris ses fiançailles avec Geneviève ?

— Je me souviens. Max était fier de donner sa fille à un aviateur de la marine...

— Eh bien, tout cela s'est écroulé. Jacques de Roze repose maintenant quelque part dans le désert. Quant à mon pauvre mari...

Mme de Bernis ne put achever. Elle s'écroula dans les bras de sa fille qui mêla ses larmes aux siennes.

M. Bauzel savait la situation des deux femmes précaire. Des spéculations hasardeuses avaient aux trois quarts ruiné Max de Bernis qui, à deux reprises, s'était adressé à lui, en cachette de sa femme, pour se remettre à flot. Il y était mal parvenu d'ailleurs et s'il avait accueilli avec tant d'allégresse les fiançailles de sa fille avec Jacques de Roze, c'est que ce dernier, en plus, d'une fortune personnelle non négligeable, apportait l'espérance de celle de son père qui se chiffrait par plusieurs millions.

Aussi M. Bauzel ajouta-t-il en lui-même aux deux malheurs énoncés par Mme de Bernis, le spectre de la misère à laquelle peut-être, elle ne s'attendait point. N'avait-il pas, en effet, une hypothèque de 400.000 francs sur l'hôtel particulier de l'avenue Foch qu'elle comptait habiter encore avec sa fille après la mort de son mari ? Certes, M. Bauzel ne songeait pas à faire valoir ses droits en pareil moment. Mais, pour la sauvegarde de ses intérêts, il devrait la produire à la succession de son ami et alors, qu'advviendrait-il ?

Après les obsèques de Max de Bernis, l'ancien préfet de police invita les deux femmes à passer quelques jours dans son manoir de l'Etang du Loup. Non pas qu'il nourrit quelque secrète arrière-pensée, mais il devina que la solitude leur serait néfaste après tant de malheurs.

Mme de Bernis et Geneviève acceptèrent avec reconnaissance et tous trois partirent pour l'Ardèche.

Les premiers jours se passèrent dans l'évocation des souvenirs communs. Geneviève, dont la santé laissait à désirer par suite des épreuves qu'elle venait de subir, retrouva bientôt, sinon la gaieté de son âge, du moins la couleur de ses joues.

Et M. Bauzel vit pour la première fois combien elle était jolie. Tout d'abord, cette révélation eut sur lui

l'effet d'une pensée sacrilège. Il essaya en vain de se convaincre que son admiration était toute platonique. Mais son cœur parla plus fort que sa raison et ce vieux cœur en sommeil depuis des années l'atterra lorsqu'il le sentit battre plus fort dans sa poitrine à la vue, seule, de la jeune fille.

Il lutta longtemps contre ce qu'il appelait sa folie, et il put croire qu'il en avait triomphé, quand un matin Mme de Bernis vint le rejoindre dans le parc où il méditait.

La veuve de son ami tenait une lettre à la main. Elle paraissait bouleversée.

— Je viens de recevoir les comptes de mon notaire, dit-elle d'une voix sans timbre. Lisez.

— Mais... je ne sais si je puis me permettre...

— Si, si, Lisez. C'est affreux !

Il prit la lettre et ne vit que ces chiffres, tapés à l'encre rouge : « Passif : 347.627 fr. 78. »

Comme il gardait un silence gêné, Mme de Bernis reprit sur un ton d'amical reproche :

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que Max vous devait 400.000 francs ?

— Je savais que tôt ou tard vous l'apprendriez et je préférerais que ce ne soit pas par ma bouche. Il faut pardonner à la mémoire de votre mari...

— Je sais que s'il a fait cela, c'est qu'il y était obligé. Mon seul regret est de ne pas avoir eu sa confiance.

— Il ne voulait pas vous faire de peine. Et puis la mort l'a fauché juste au moment où, peut-être, il allait se redresser...

— Si je comprends bien, je suis ruinée.

— Euh !... C'est-à-dire...

— Oh ! Je ne crains pas les mots et je me rends compte de ce qu'ils signifient.

— Chère amie, remettez-vous, voyons. Vous savez bien que je ne suis pas homme à exiger de vous un remboursement immédiat.

— Immédiatement ou non, je dois vous rembour-

ser et je le ferai. Mon hôtel particulier vaut plus que cette somme. Il me suffira de le vendre.

— Jamais je n'y consentirai.

— Pourtant...

— Ecoutez-moi. Il existe un moyen d'arranger les choses.

Cette phrase venait d'échapper à M. Bauzel malgré lui. Il aurait voulu la retenir, trouver un argument qui pût l'expliquer. Mais quelque chose de plus fort que ses bonnes intentions le poussait à parler, à parler toujours. Et Mme de Bernis, stupéfaite, entendit ce vieillard lui avouer son amour inconcevable pour Geneviève, sa fille, dont les vingt ans venaient à peine de fleurir. Tout d'abord, un flot de dégoût l'envahit. Elle eut envie de crier son mépris à celui que, l'instant d'avant, elle considérait encore comme son meilleur ami. Mais M. Bauzel trouvait de tels accents pour excuser son inconscience qu'il reconnaissait lui-même qu'il finit par lui paraître plus grotesque que haïssable. Et puis, la prudence ne lui conseillait-elle pas de ménager cet homme qui, du jour au lendemain, pouvait se transformer en un créancier implacable ?

Oh ! M. Bauzel ne lui proposait pas un marché. Bien loin de là, il faisait simplement miroiter tout ce que son mariage avec Geneviève apporterait de sécurité aux deux femmes.

Mme de Bernis promit de parler à sa fille et le lendemain, ce fut Geneviève elle-même qui vint donner sa réponse. Elle acceptait.

Aveuglé par sa joie sans limites, M. Bauzel ne vit pas que les yeux de la jeune fille étaient rouges d'avoir trop pleuré. Il ne s'étonna pas de ce résultat si vite acquis. Il ne songea pas à la différence d'âge qui pouvait faire de cette enfant sa petite-fille. Il ne comprit pas qu'elle n'acceptait ce sacrifice que pour conserver à sa mère une vie aisée à laquelle elle était habituée.

Tout cela, il ne le réalisa que le soir de leur mariage lorsque celle à qui il venait de donner son nom refusa de franchir le seuil de la chambre nuptiale.

Il fut d'abord tenté de la supplier en se traînant à ses genoux, mais la pudeur le retint. Un miroir lui refléta l'image d'un homme qui n'avait plus rien de commun avec celui qu'il avait été jadis et qu'il croyait encore être. Et quand il vit à ses côtés l'éclat de pureté et de jeunesse de Geneviève dont les yeux ne reflétaient plus qu'une terreur sans nom, il se retira lentement, le dos voûté, pliant sous le fardeau de la monstruosité qu'il avait failli commettre.

Jamais plus il ne tenta de faire valoir ses droits de mari. Et un matin, les journaux annoncèrent que Mme Bauzel, la jeune femme de l'ancien préfet de police, s'était suicidée en se noyant dans l'étang du Loup et que le corps avait été retrouvé quelques jours plus tard dans un tel état de décomposition que, seul, le médecin l'avait vu. On l'avait inhumé au Cheylard, à l'ombre de la petite église où Geneviève avait dû refouler ses sanglots pour prononcer le « oui » traditionnel..

VI

LE VIEUX LIMIER

Le soir descendait lentement sur les hauteurs de Montmartre, embrasant le Sacré-Cœur de ses feux empourprés. Assis sur le balcon de son appartement qui dominait la ville, le vieux Max Keuner, un ancien chef de la Sûreté, célèbre par les affaires qu'il avait su démêler, lisait son journal tranquillement en attendant l'heure d'aller se coucher. La sonnette de la porte d'entrée le fit sursauter.

— Quel est l'importun qui vient me déranger à pareille heure ? grogna-t-il entre ses dents.

Et il alla ouvrir en traînant son obésité naissante, à travers le désordre de sa chambre de vieux garçon.

Quand il eut dévisagé le visiteur, son visage s'éclaira :

— Tiens ! mon petit Jordan, entre donc.

Et l'inspecteur Jordan, car c'était bien lui, prit place dans le fauteuil qu'il lui indiquait.

— Quel bon vent t'amène ? Voilà un siècle que je ne t'avais vu.

— Et vous avez failli ne jamais me revoir, dit l'inspecteur en riant.

— Tu as été malade ?

— En ai-je la mine ?

— Ma foi non. Alors, explique-toi. Un cigare ?

— Volontiers, merci.

— Je t'écoute.

— Eh bien ! voilà. Il y a exactement vingt-quatre heures, je méditais au fond d'une oubliette du danger qu'il y a à exercer un métier tel que celui qui me plaît et que j'ai choisi. J'avais, pour m'aider dans cette dissertation, l'agréable compagnie du procureur Jean d'Avray que vous connaissez bien.

Une allumette enflammée au bout des doigts, Max Keumer regarda son ancien collègue.

— Dis, Jordan, si c'est pour te payer ma tête que tu es venu me voir, j'aime mieux te prévenir que je vais bientôt avoir sommeil.

— Vous n'aurez plus sommeil quand je vous aurai conté l'extraordinaire aventure dont nous venons, le procureur d'Avray et moi, d'être les tristes héros. Il faut d'abord que je vous explique pourquoi nous étions ensemble.

Et l'inspecteur commença le récit des événements qui l'avaient arraché, lui à son service, et le procureur à son congé. Il poursuivit en rapportant au vieux limier la disparition de Jacques de Roze et l'idée qu'ils avaient eue de rechercher son cadavre dans l'étang du Loup, jusqu'au moment où ils s'étaient retrouvés dans ce souterrain dont ils ne croyaient jamais devoir sortir.

Max Keumer l'avait écouté en silence. Quand il eut terminé, Jordan sollicita son appréciation.

— Qu'en pensez-vous, chef ?

L'ancien policier fit tomber la cendre de son cigare d'un geste sec.

— Effectivement, dit-il, la mort de Mme Bauzel m'a toujours paru mystérieuse. Tout de même, un ancien prêtre de police... De tels crimes...

— Pourtant, le résultat est là.

— Quel résultat ?

— Les sévices dont nous avons été l'objet.

— Ah, oui, c'est vrai ! Au fait, comment t'es-tu sorti de là ?

— Avec beaucoup de difficultés. Figurez-vous qu'en examinant le souterrain dans lequel nous étions enfermés, nous avons, le procureur et moi, découvert une nappe d'eau à l'extrémité d'un étroit passage. J'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait de l'étang et si je m'étais trompé, je ne serais pas ici à vous conter cette histoire.

— Comment, l'étang ?

— Il faut vous expliquer que le manoir est situé sur un rocher dominant cet étang de dix mètres environ. Or, en nous précisant sur la lettre qu'ils nous avaient laissée que nous étions à trente pieds sous terre, nos geôliers nous donnaient sans le savoir une précieuse indication. Notre souterrain se trouvait donc à peu près à hauteur de l'étang et cette nappe d'eau ne pouvait provenir que de celui-ci.

— Assez juste, convint Keuner, rompu à des déductions de ce genre.

— Je décidai donc, poursuivit Jordan, de plonger dans cette nappe souterraine pour tenter de trouver l'issue qui la faisait communiquer avec le lac. Inutile de vous dire que le procureur s'est tout de suite opposé à mon projet. Il craignait pour ma vie, voulait tenter l'aventure avec moi. Je lui fis remarquer qu'il fallait que quelqu'un restât là pour laisser croire que nous y étions encore tous deux. « Vous mangerez pour deux les victuailles qu'ils vous enverront », lui dis-je, « ou vous en jetterez une partie ». Ce ne fut pas facile de le convaincre. Finalement, il se rendit à mes raisons. Je me débarrassai de ma veste, je mis mes billets de banque en sûreté dans ma blague à tabac de caoutchouc et, après avoir fait mes adieux au procu-

reur très ému, je plongeai. Heureusement, je suis excellent nageur. Malgré la température glaciale de l'eau, je pus me rendre compte que cette nappe formait comme un siphon dont l'orifice, située à trois ou quatre mètres de la surface, permettait le passage d'un homme. Je réussis à m'y glisser et, convaincu que je me trouvais maintenant dans l'étang, je donnai un violent coup de reins pour me redresser et remonter à l'air libre. Toute ma vie se jouait en cet instant. J'eus la chance d'avoir calculé juste. Bientôt, ma tête émergea sous un ciel étoilé. En quelques brassées, je gagnai la rive. Puis, ce fut une course folle à travers la campagne endormie. Mes vêtements trempés me collaient au corps. Je sentais le froid me pénétrer et j'accélérais mon allure. Enfin j'aperçus une ferme éclairée. De braves paysans m'accueillirent; je leur contai que j'étais tombé dans une mare. Comme celles-ci sont nombreuses dans la région, ils me crurent et m'offrirent du vin chaud. Leur pendule marquait huit heures. Je leur demandai l'hospitalité jusqu'au lendemain, et ils me l'accordèrent sans difficulté. Le lendemain, je partis de bonne heure, j'achetai une veste en ville, et je pris le premier train pour Paris.

— Tout cela ne me dit pas ce que tu es venu faire chez moi sitôt arrivé, remarqua Max Keuner.

— Comment, vous ne le devinez pas ? Qui, mieux que vous, est qualifié pour nous aider à éclaircir cette affaire ?

— Je suis en retraite, tu l'oublies.

— Allons donc ! Osez nier que vous brûlez du désir de me suivre ?

— Te suivre là-bas ? Tu n'es pas fou ?

— C'est pourtant ce que vous allez faire, j'en suis certain, quand vous saurez qu'en face de nous nous avons Arthur Barrot.

— Arthur Barrot ? Cette chère vieille canaille ?

— Oui, votre ancien ami et rival, qui fut ensuite votre subordonné.

— Comment a-t-il pu se fourvoyer dans un pareil cloaque ?

- C'est ce que je me demande comme vous.
- En effet, ça mérite d'être élucidé.
- Alors, vous acceptez ?
- Naturellement, voyons !

VII

LE REVENANT

Quelques mois auparavant, peu de temps après le mariage blanc de Geneviève de Bernis avec M. Bauzel, Jacques de Roze, qu'on croyait mort, comparaisait devant le chef d'une tribu marocaine en rébellion dans la zone espagnole.

Solidement garrotté, le visage creusé par les souffrances et envahi par la barbe, il trouva encore la force de relever fièrement la tête pour répondre aux questions qui lui furent posées.

— Tu sais, lui dit l'indigène dans un mauvais espagnol, pourquoi tu es ici ?

— J'attends encore qu'on me l'apprenne.

— Tu venais, envoyé par ces chiens à face blanche, pour laisser tomber sur nos têtes ces engins qui éclatent en tuant nos femmes et nos enfants ?

— Je vous répète que vous vous trompez. J'appartiens à la marine française et vous vous trouvez dans la zone espagnole. Si j'ai survolé votre territoire, c'est que, perdu dans la tempête, je ne trouvais plus mon chemin. Mon avion a pris feu, j'ai pu sauter en parachute, vos hommes m'ont fait prisonnier immédiatement et je ne comprends pas pourquoi vous me retenez.

— Tu mens !

— A quoi bon essayer de vous convaincre ? Vous ne me croirez jamais. Voilà sept mois que je suis entre vos mains. Vous m'avez interdit de correspondre avec ma famille, avec ma fiancée. Tous me croient mort à l'heure qu'il est.

— Ils ne se trompent guère, ricana le chef marocain.

Jacques de Roze sentit une sueur froide passer sur son front.

— Que voulez-vous dire ?

Les yeux de l'homme s'allumèrent de haine. Il se leva et vint planter son regard dans celui du prisonnier.

— Tes frères de race, les Espagnols, nous attaquent demain soir. Leurs colonnes sont en route avec un matériel contre lequel nous ne pouvons pas tenir. Nous avons résisté jusqu'à la limite de nos forces. Dans quarante-huit heures, ceux des nôtres qui ne se seront pas fait tuer sur place se seront tranché la gorge plutôt que de se rendre. Nous ne voulons pas que nos ennemis te délivrent. Aussi, tu seras fusillé à l'aube.

Jacques de Roze comptait parmi les braves. A mourir dans un combat, il se serait résigné avec la conscience d'avoir accompli son devoir. Mais il n'acceptait pas cette fin indigne de lui. Dès le moment où on le ramena dans la hutte de branchages qui lui servait de prison, il ne songea plus qu'à s'évader. Plusieurs fois déjà, il avait tenté de le faire sans succès. Ce soir-là, le spectre de sa mort prochaine stimula son courage.

Il gisait à même la terre, entouré de liens qui meurtrissaient ses chairs. Un guerrier montait la garde à l'extérieur, jour et nuit. Comment, dans ces conditions, réaliser son projet insensé ?

Il résolut d'attendre l'heure où, chaque soir, on lui apportait la pitance infecte dont il se nourrissait depuis le début de sa captivité.

Son gardien parut enfin et lui désentrava les mains comme d'habitude pour, ensuite, s'asseoir silencieusement dans un coin en attendant la fin de son repas. Jacques profita d'un moment d'inattention de sa part pour se saisir d'un couteau extrêmement effilé qu'il glissa dans sa manche. Et au moment où l'homme s'approcha pour lui remettre ses liens, il lui bondit à la gorge.

Il n'y eut pas de lutte, pas un cri. Le Marocain s'écroula comme une masse, frappé à mort.

Le couteau souillé de sang tranchait maintenant les cordes qui gênaient encore le jeune officier. Et quand celui-ci fut libéré, il changea, en un tournemain, ses vêtements contre ceux de son geôlier.

Le burnous rabattu sur les yeux, il sortit sans détourner la tête. Autour de lui, des indigènes s'affairaient. Si l'un d'eux lui adressait la parole, il était perdu.

Mais il put atteindre sans encombre la limite du camp.

Un de ces petits chevaux arabes plus rapides que l'éclair, piaffait devant son picotin. Il s'en approcha doucement et jeta alentour un regard furtif. Personne ne faisait attention à lui. D'un bond, il fut en selle et la bête partit comme une flèche.

Tout d'abord, ce fut un moment de surprise parmi les guerriers insoumis de voir cet homme de chez eux partir si vite. Mais comme il montait le cheval du chef, ils crurent à une mission urgente dont l'avait chargé celui-ci, et le regardèrent s'éloigner dans les sables.



— Madame ! Madame !

Mme de Bernis, en entendant sa femme de chambre appeler ainsi, crut que le feu venait de prendre soudainement dans l'hôtel.

— Qu'y a-t-il, Mariette ?

— Oh, Madame ! Monsieur de Roze...

— Quoi, monsieur de Roze ? Expliquez-vous, enfin !

— M. Jacques de Roze est au salon, qui demande Madame !

La mère de Geneviève devint livide.

— Vous êtes sûre ? articula-t-elle péniblement... C'est bien, j'y vais.

En voyant devant elle celui qu'elle croyait mort, la vieille dame eut une défaillance et Jacques dut se précipiter pour la soutenir.

— Monsieur de Roze ! Vous ici ! Par quel miracle ?

— Geneviève ? demanda le jeune homme tout de suite.

— Comment ?... Vous ne savez pas ?...

Il eut peur du pire et blêmit affreusement.

— Madame de Bernis, je suis prêt à tout entendre. Parlez, je vous en supplie !

— Geneviève est mariée depuis trois mois, laissa échapper la malheureuse dans un souffle.

Sans paraître avoir compris, Jacques répéta :

— Geneviève... mariée...

Puis, dans un cri, sa révolte éclata.

— C'est impossible, voyons ! Ça ne peut pas être vrai ! Elle n'a pu m'oublier si vite ! Ou alors, c'est que...

— Ne l'accusez pas, interrompit Mme de Bernis à travers ses larmes. Je suis la seule coupable. Nous croyions tous que vous aviez été tué...

— Il eut peut-être mieux valu que je le fusse !

— Ne reniez pas la vie ! Elle peut vous être favorable encore.

Et l'infortunée mère fit sa pénible confession. Elle conta la mort subite de son mari, les embarras dans lesquels il l'avait laissée, la demande que lui avait faite M. Bauzel.

— Quoi ? M. Bauzel ? Ce septuagénaire ? s'écria Jacques.

— Il est très bon et prétendait aimer Geneviève...

— Je vous en prie !

— Geneviève n'a accepté que parce qu'elle vous croyait disparu à jamais.

— Son amour aurait dû lui dire que je vivais encore.

— Elle vous aime toujours !...

— A travers les baisers de ce vicillard dont la pensée seule me soulève le cœur...

A ces mots, Mme de Bernis le prit aux épaules et lui offrit son visage en pleine lumière pour qu'il vit bien qu'elle ne lui mentait pas. Et, pesant sur chacun de ses mots, elle dit avec force ;

— Je puis vous jurer sur la mémoire de mon mari que le mariage de Geneviève n'en fut pas un. Ma fille porte le nom de M. Bauzel, mais elle est toujours digne qu'on l'appelle « mademoiselle ». Me comprenez-vous ?

— Quoi ? Serait-ce possible ?

— Elle-même me l'a avoué. Elle n'a accepté ce mariage que pour redresser notre situation. Loyalement, elle voulait aller jusqu'au bout de son sacrifice. Mais les forces lui ont manqué au moment suprême. M. Bauzel a compris trop tard et n'a pas insisté.

— Savez-vous que c'est monstrueux, ce que vous me dites là ? Si je comprends bien Geneviève a été l'objet d'un odieux marchandage !

Mme de Bernis s'écroula dans un fauteuil en pleurant.

— Ne me jugez pas trop sévèrement, monsieur de Roze, supplia-t-elle. Je n'ai vu, en la poussant à cette union, que sa situation et son avenir compromis. Je savais que jamais elle ne vous aurait oublié et je craignais pour son avenir si elle persistait dans ses idées de célibat...

Jacques de Roze l'interrompit.

— Où est-elle ? Il faut que je la voie !

— Elle demeure avec celui qui n'est son mari que de nom dans le manoir que celui-ci possède dans l'Ardèche. Ils doivent venir à Paris la semaine prochaine pour quelque temps, mais je vous supplie de renoncer à votre projet. Elle vous croit mort. Mieux vaut ne pas réveiller sa douleur en vous présentant à elle.

— Il faut que je la voie ! répéta le jeune homme sans entendre.

Et, huit jours plus tard, aux aguets dans l'avenue Foch, Jacques voyait sortir seule son ancienne fiancée. Il se précipita vers elle, la saisit par le bras, et l'entraîna vers un taxi avant qu'elle eût eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait.

— Vous ? ne cessait-elle de répéter en le fixant de ses yeux exorbités. Elle croyait vivre un rêve ou un

cauchemar. Mais il lui saisit les mains et les dévora de baisers.

— Oui, Geneviève, ma chérie ! Moi qui viens pour vous reprendre ! Vous m'avez cru mort ; je n'étais que prisonnier. Votre mère m'a tout conté. Je vous pardonne.

— Oh ! Jacques ! Est-ce possible ?

Elle donna libre cours à ses larmes et, longtemps, ils restèrent enlacés, ne trouvant pas de paroles pour interpréter ce qui se passait en eux. C'était à la fois trop de bonheur et le sentiment de leur impuissance devant l'irréparable. Tout ce qu'ils étaient en droit d'espérer quelques mois auparavant ne leur appartenait plus. Et pourtant, ils étaient là, l'un contre l'autre, sans autre témoin de leurs baisers que la glace qui reflétait leurs visages rapprochés.

Le taxi les arrêta devant un immeuble de la rue de la Bienfaisance, derrière l'église Saint-Augustin. Jacques descendit le premier et tendit la main à Geneviève.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Chez moi ! Venez vite !

— Mais...

— Nulle autre part, nous ne serons mieux pour parler.

Elle le suivit sans résistance, laissant le destin s'accomplir.

Jacques avait loué là une garçonnière qui les accueillit dans sa douce intimité. Un divan bas encombré de coussins chatoyants ; un petit bar portatif ; un bahut de palissandre aux lignes sobres ; deux fauteuils de cuir qui tendaient leurs bras vides ; tout cela sentait l'adultère, les amours fugitives, et Geneviève s'arrêta, hésitante, sur le seuil de la porte, en passant une main sur son front douloureux.

Mais déjà Jacques l'entraînait vers un des fauteuils où il l'installa avec des gestes pieux. Puis, à ses genoux, il lui conta son extraordinaire aventure : son accident, la manière dont il avait été fait prisonnier

son exécution prochaine dont on l'avait prévenu, et enfin, son évasion.

— J'ai chevauché de longues heures, droit devant moi, sans savoir où j'allais, jusqu'au moment où ma monture s'est effondrée sous moi, épuisée. Une colonne de soldats espagnols m'a trouvé le matin. Je mourais de soif et de faim. On m'a rapatrié et mes chefs m'ont accordé un mois de congé que j'ai tout de suite mis à profit pour accourir près de vous.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit Geneviève à travers ses sanglots. Et moi qui ai trahi la parole que je vous avais donnée ! Jacques, je suis une misérable ! Il ne me reste qu'à mourir !

Tendrement, il l'obligea à relever la tête et, la fixant droit dans les yeux, lui demanda :

— Geneviève, m'aimez-vous toujours ?

— Oui, mais je n'en ai plus le droit. J'appartiens à un autre que je dois respecter.

— Cet autre, poursuivit-il lentement, lui appartenez-vous véritablement ?

Effarée, Geneviève s'écria :

— Quoi ? Vous savez ?

— Ainsi, c'était donc vrai !

Dans ces mots, toute l'espérance de Jacques venait de renaître. Il reprit, volubile :

— Votre mère m'a dit ce qu'il en était au sujet de votre mariage. J'ai voulu attendre votre confirmation avant d'espérer encore le bonheur. Maintenant que je sais...

Geneviève, gravement, l'arrêta.

— Jacques ! M. Bauzel ne mérite pas le scandale d'un divorce. Dès le moment où il a compris que je n'étais pas faite pour lui, il s'est conduit envers moi comme un véritable père. Avec une sollicitude dénuée de toute équivoque, il s'est ingénié à me faire oublier la plaie de mon cœur. Il a eu conscience de son erreur en même temps que je regrettais ma fausse résignation. Sa délicatesse n'a d'égale que sa bonté. Il eût pu croire que je l'avais berné par intérêt ; il s'est contenté de

n'offrir son affection. Tout cela, jamais je ne l'oublierai.

— Mais, Geneviève, moi, je vous aime ! Cela, l'oublieriez-vous ?

Elle ne répondit pas, mais ses yeux se fermèrent pour cacher sa souffrance. Et, titubante, elle se leva.

— Jacques ! Ma présence ici est indigne de nous ! Laissez-moi partir !

Il perçut dans sa supplication la lutte que se livraient sa droiture et son amour. Il comprit qu'en insistant, il risquait de la perdre. Peut-être le temps réussirait-il là où sa maladresse risquait de tout détruire. Il se résigna donc et alla vers la porte qu'il ouvrit. Puis, d'une voix sans timbre, il dit en évitant son regard :

— Vous êtes libre, Geneviève.

Elle s'enfuit sans se retourner, sans même lui dire au revoir ou adieu.

Et quand il fut seul, il enfouit son visage dans les coussins pour pleurer.

Le lendemain, ce fut elle qui revint. Il l'attendait depuis le jour, certain qu'elle aurait un revirement. Toute la nuit elle avait lutté contre sa conscience, mais sa passion, sa jeunesse, son désir de goûter à sa part de bonheur, eurent raison de ses scrupules. Et, dans un élan de tout son être, elle fit don de son corps de vierge au seul être qu'elle eût jamais aimé.

Par la suite, ils se montrèrent imprudents. M. Bauzel voulut d'abord douter de son malheur. Il fit appel à son ancien protégé, Arthur Barrot, pour prendre sa femme en filature. La vérité se découvrit : Jacques de Roze était revenu et Geneviève était sa maîtresse !

La jeune Mme Bauzel partit précipitamment pour l'Ardèche et les journaux annoncèrent peu après que son corps avait été retrouvé dans l'étang du Loup.

Huit jours plus tard, Jacques de Roze était appelé à Paris chez l'ancien préfet de police. On ne devait plus le revoir...

VIII

LE PRISONNIER

Dans le souterrain où l'avait laissé Jordan, le procureur Jean d'Avray passait son temps à imaginer l'évasion de son compagnon. Avait-il réussi dans sa téméraire entreprise ? N'était-il pas mort, à l'heure présente, noyé dans les eaux de cette nappe souterraine qui pouvait n'avoir aucune communication avec l'extérieur ? Toutes ces questions, l'infortuné se les posait et il aurait donné cher pour les résoudre.

Il avait perdu la notion du temps, du jour, de la nuit. Quand il se sentait trop las, il s'étendait à même le sol et s'abandonnait à une demi-somnolence vite interrompue par un cauchemar qui le dressait la sueur au front et l'angoisse au cœur.

Il en arrivait à ne plus attendre que le moment où le panier que lui envoyaient ses geôliers descendit le long de la paroi sans qu'il pût voir autre chose qu'une corde pendant entre deux anfractuosités de roc. Alors, il se précipitait pour voir si, de là-haut, on prévoyait toujours double ration, ce qui lui indiquait que la fuite de Jordan n'avait pas été découverte.

Quatre fois, le panier lui avait été envoyé. Il en concluait que deux jours s'étaient passés depuis la tentative de l'inspecteur. Si, dans deux jours, celui-ci n'avait pas donné signe de vie, c'est qu'il aurait échoué.

Deux jours ! Quarante-huit heures mortelles à compter minute par minute, seconde par seconde !

Jean d'Avray se sentait devenir fou. Tout ce qui l'entourait prenait des formes fantastiques. Il ne reconnaissait même plus ses mains qui, tantôt, lui paraissaient pâles et amaigries, tantôt énormes comme celles d'un étrangleur.

Son ombre, projetée sur les parois de sa prison par la lueur de la lampe, lui causait des terreurs dont autrefois il eût souri.

Il n'osait plus bouger. Le moindre mouvement qu'il faisait provoquait un bruit qui, amplifié par le silence, lui semblait énorme. Il n'entendait que son cœur battre dans sa poitrine et chaque pulsation de ses artères venait frapper ses tempes comme d'un coup de marteau. Parfois, il se levait et arpentait le souterrain tel un fauve en cage. Puis, sans autre cause que celle qui l'avait fait se lever, il revenait s'asseoir sur la caisse qui lui servait à la fois de siège et de table.

A un moment, il crut l'heure de la délivrance venue. C'était peu après qu'on venait de lui descendre ses victuailles. Il mangeait sans appétit, soucieux néanmoins de conserver ses forces, lorsqu'un bruit se fit entendre dans le passage qu'avait emprunté Jordan. Il s'arrêta et attendit. On eût dit un piétinement léger et vif.

Jordan ? pensa-t-il aussitôt.

Mais non ! Déjà il se fût signalé par un appel.

A pas de loup, le procureur s'approcha. Et soudain quelque chose passa entre ses jambes, qui le fit trébucher. C'était humide et velu, gros comme un chat.

Le piétinement de tout à l'heure allait et venait maintenant dans le souterrain d'une manière désordonnée. Et à la lueur de la lampe, Jean d'Avray put voir un énorme rat d'eau qui, affolé, cherchait en vain une issue.

Il le chassa et, découragé, vint reprendre sa place, le dégoût à la lèvre.

— Un rat ! Il ne me manquait plus que cela ! Je ne vais même plus pouvoir dormir !

Mais à son découragement succéda vite une nouvelle lueur d'espoir.

Cet animal répugnant n'avait certainement pas élu domicile dans le souterrain ; sans quoi il l'eût déjà vu. C'est donc qu'il venait de l'extérieur. Et par quelle voie ? Une seule s'offrait à son choix : celle qu'avait empruntée Jordan ; preuve que la nappe souterraine correspondait bien avec l'étang et que, par consé-

quent, l'inspecteur avait dû pouvoir réussir dans son entreprise hasardeuse.

L'attente pesait tellement au procureur qu'il eut envie de plonger à son tour pour tenter de s'évader. Il ne le fit pas pour deux raisons : la première parce qu'il venait de manger et qu'il risquait une congestion ; la seconde parce que son compagnon pouvait revenir d'une minute à l'autre pour le délivrer.

Il se résigna donc à la captivité, mais avec la conviction, cette fois, que bientôt il reverrait le ciel.

IX

FACE A FACE

Sur le chemin qui, du Cheylard à l'étang du Loup, promène ses sinuosités à travers le paysage magnifique dont s'était ému Jean d'Avray quelque temps plus tôt, un pauvre vieux marchait péniblement ; un de ces colporteurs qui vont de village en village, offrant pour quelques pièces une marchandise défraîchie qu'on leur achète plus par pitié que par besoin. Il ne songeait guère à prêter attention aux beautés de la nature. Courbé sous le poids de sa charge, une branche taillée lui servant de canne, il montait d'un pas trainant et lourd, les yeux fixés sur la pointe de ses souliers fatigués par une marche interminable, sa barbe sans couleur dissimulait à demi une chemise qui, autrefois, avait dû être blanche, et dont le col s'entr'ouvrait sur la gorge brûlante de soif.

Il arriva ainsi en vue de l'étang qu'il contourna pour monter vers le château.

Quand le père Portalou le vit arriver, il vint à sa rencontre et, avec son amabilité habituelle, l'accueillit par ces mots :

— Que viens-tu faire ici, toi ? Qui t'a permis d'approcher ?

Le pauvre bougre leva des yeux de chien battu et, d'une voix cassée, débita sa litanie :

— Vous n'avez pas besoin de portefeuilles, de portemonnaie, de bretelles, de...

— Je n'ai besoin de rien ! Allez, au large ! Des gredins de ton espèce, je ne veux pas en voir ici !

— Monsieur ! reprocha doucement le malheureux. Je ne suis ni un gredin ni un mendiant ! Je cherche à vendre ma marchandise pour manger, c'est tout !

— Va la vendre ailleurs !

Le bonhomme parut soudain plus vieux, plus voûté. Une lueur de détresse passa dans son regard bleu. Il dit avec des larmes dans la voix :

— Je viens du Cheylard ! J'espérais que le propriétaire du château m'achèterait quelque chose.

— Le propriétaire n'est pas là et il se moque bien de ton bazar !

— Alors, donnez-moi au moins un verre d'eau ! Je suis à bout de forces ! Pensez, j'ai soixante-dix ans !

Portalou connut-il à ce moment un sentiment qui ressemblât à la pitié ? Plus probablement, il se dit que le seul moyen de se débarrasser du vieux était de lui donner satisfaction.

— Allons, viens, grogna-t-il.

Et il le conduisit dans la cuisine du château où sa femme préparait le dîner, tandis que son pseudo beau-frère, c'est-à-dire Arthur Barrot, fumait tranquillement sa pipe.

— Donne un verre d'eau et un quignon de pain. Voilà un vieux mendiant.

Arthur Barrot se leva pour venir examiner l'homme.

— Il y a longtemps que tu n'as pas mangé ? lui demanda-t-il.

— Deux jours, mon bon monsieur ! Mais j'ai tellement l'habitude !...

En parlant, il avait porté son regard vers le chaudron où fumait une soupe bouillante. Ses yeux s'éclairèrent, mais il les détourna pour résister à l'envie.

— Maria ! appela l'ancien commissaire,

— Voilà, monsieur !

— Mets une assiette de plus et un couvert pour ce pauvre vieux.

La mère Portalou qui s'avavançait, un verre d'eau à la main, demeura interloquée. Son mari voulut intervenir, mais Barrot le fit taire.

— Une assiettée de plus ou de moins, vous n'en mourrez pas ! Allons, vieux, assieds-toi là et montre-moi ce que tu vends.

Sans insister, Portalou sortit en grommelant. De toute évidence, son pseudo beau-frère avait sur lui une autorité contre laquelle il ne pouvait rien. Maria s'exécuta et le vieux commença le déballage de sa marchandise.

— Combien, ce portefeuille ? demanda Arthur Barrot.

— Dix francs, monsieur. C'est du simili-cuir.

— Tiens, voilà vingt francs.

— Oh ! Monsieur est généreux ! C'est bien trop cher !

— Mais non, garde tout. Avec ça, tu te paieras demain un repas semblable à celui de ce soir.

Surpris de tant de magnificence, l'homme regarda un moment la pièce blanche au creux de sa main, puis il la serra précieusement dans le nœud de son mouchoir. Et, silencieusement, il avala le verre d'eau posé devant lui.

Le repas fut peu bruyant. Toutefois, l'ancien policier trouva drôle l'attitude du colporteur qui apportait dans ses gestes une distinction inattendue. Alors, il l'examina plus attentivement et remarqua ses mains soignées, ses ongles faits convenablement et surtout son regard qu'il lui semblait déjà avoir rencontré quelque part. Ces yeux bleus dont l'éclat s'allumait parfois furtivement pour vite disparaître lui rappelaient quelqu'un. Mais qui ?

Le vieux sentit qu'on le détaillait et ses manières se firent plus vulgaires. Il avala sa soupe en aspirant bruyamment, ce qui eut pour don de lui attirer une remarque du père Portalou :

— Où te crois-tu, ici ? Dans une étable ?

Confus, il plongeait le nez vers son assiette et, avec une gaucherie dont on ne savait trop si elle était naturelle ou affectée, il donna l'impression de vouloir se faire petit pour qu'on ne le remarquât point.

Arthur Barrot, lui, ne mangeait plus. Il était intrigué par la barbe de son protégé qui, malgré la couleur semblable à celle de la chevelure, ne paraissait pas avoir la souplesse de celle-ci. Aux tempes, le contraste était évident. Bientôt, l'ancien commissaire n'eut plus de doute : l'homme qu'il avait devant lui était grimé.

Se levant, il dit :

— Viens avec moi quelques minutes dehors.

Avec un étonnement qui paraissait sincère, le vieux répéta :

— Moi, avec vous ?

— Oui, dépêche-toi.

Les autres convives, étonnés, se regardèrent sans comprendre. Ils les suivirent des yeux jusqu'à la porte qui se referma derrière eux.

Quand les deux hommes furent seuls dans la cour d'honneur, Arthur Barrot, d'un geste vif, saisit la barbe du colporteur, et tira. D'un seul coup, tous les poils embroussaillés lui restèrent dans la main.

Lequel des deux fut le plus stupéfait ? Barrot assurément, car, s'il s'attendait à découvrir un autre personnage que celui qu'il avait devant lui, il ne pensait pas reconnaître sous les traits de ce faux marchand ambulant, ceux qui se révélèrent à sa vue.

— Max Keuner ! se dit-il en lui-même.

Mais il recouvra vite son sang-froid et feignit de ne pas reconnaître son ancien chef qui, goguenard, guettait sa réaction. D'une voix rude, il demanda en montrant la barbe postiche :

— Que signifie ceci ? Pourquoi ce déguisement ? Qui êtes-vous ?

Très calme, Max Keuner répliqua :

— A quoi bon jouer la comédie ? Vous savez qui je suis, je sais qui vous êtes...

— Je ne comprends pas.

— Mais si, vous comprenez très bien, monsieur Arthur Barrot ! Votre présence ici est, pour le moins, aussi inexplicable que la mienne. J'attends donc que vous m'en donniez les causes.

— Vous vous trompez. J'ignore qui est cet Arthur Barrot à qui vous croyez vous adresser. Je me nomme Thomas Reynolet et je suis le beau-frère du père Portalou.

— Voyons, monsieur le commissaire ! Vous n'allez pas revendiquer une parenté aussi peu reluisante ! Jouons franc jeu, voulez-vous ? Nous éviterons, l'un et l'autre, de perdre un temps précieux. Nous sommes ici pour exercer notre métier. Je ne veux pas croire qu'un égarement monstrueux vous ait écarté des voies de l'honneur que nous avons suivies ensemble, au point de nous dresser face à face, en ennemis. J'attends plutôt votre explication du rôle que vous tenez dans le mystère dont s'entoure ce château et ses occupants.

Désorienté par ce préambule, Arthur Barrot garda le silence. En évoquant la haute estime dans laquelle son ancien chef l'avait toujours tenu, celui-ci paraissait avoir provoqué en lui une lutte de conscience douloureuse.

Max Keuner le comprit et lui posa amicalement une main sur l'épaule.

— Allons, Barrot ! Parlez ! Nous avons débuté ensemble ; notre rivalité qui avait quelque chose de sportif s'est poursuivie jusqu'au jour où j'ai été nommé chef de la Sûreté, et à partir de ce moment s'est transformée en une amitié solide et un sentiment de considération réciproque. Tout cela, vous ne pouvez l'oublier. Alors, faites-moi confiance !

Arthur Barrot se dégagait comme à regret. Puis, après avoir jeté alentour un regard inquiet, il murmura dans un souffle :

— Demain... je vous dirai tout.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Parce que nous n'en avons pas le temps. Remettez votre barbe et rentrons. J'interviendrai pour que vous passiez la nuit au château.

Ils revinrent à table sans donner un mot d'explication à leur absence et, à la fin du dîner, Arthur Barrot dit à son pseudo beau-frère :

— Ce vieillard est fatigué. Un peu de repos dans un bon lit lui fera du bien. Faites préparer une chambre pour lui.

Le père Portalou leva un regard étonné, mais, renonçant à comprendre, il se tourna vers la servante :

— Tu as compris, Maria ?

— Oui, monsieur.

Et, peu d'instant après, Max Keuner, une chandelle à la main, pénétrait dans la chambre qu'on lui avait réservée, la même qu'occupait le procureur d'Avray le soir d'orage où il avait demandé asile au père Portalou.

Bien que le vieux limier ne crût pas sincèrement à l'infamie de son ancien collaborateur, il se tenait tout de même sur ses gardes. Dormir lui semblait imprudent dans la situation où il se trouvait. Malgré son optimisme, il ne pouvait oublier qu'à trente pieds sous ce vieux manoir, le procureur d'Avray était emmuré avec la perspective de finir là ses jours si Jordan échouait dans sa mission.

Décidément, ce brave Jordan avait eu une excellente idée en faisant appel à lui, Keuner, pour démêler cette ténébreuse affaire. Avec sa fougue impétueuse, il aurait pu commettre quelques dégâts. Déjà, le matin, il avait voulu le suivre au château et faire un éclat pour intimider les « assassins », comme il appelait Arthur Barrot et le père Portalou. Beau résultat, en vérité, qu'il en aurait tiré !

Au sens de Keuner, mieux valait attendre les explications que ne manquerait pas de fournir Arthur Barrot, sans cesser pour cela d'être prudent.

Aussi, tout en songeant à l'impatience de l'inspecteur qui, à cette heure, devait se morfondre dans sa chambre d'hôtel du Cheylard, Max Keuner se félicita de sa solitude qui lui permettait une plus grande facilité d'action, ou plutôt d'inaction, puisqu'il avait décidé de ne rien tenter jusqu'au lendemain.

X

LES MORTS VIVANTS

Les dernières gouttes de rosée achevaient de s'évaporer sous le pâle soleil d'un matin d'automne lorsque Max Keuner, toujours déguisé en mendiant, fit son apparition, accompagné du faux Thomas Raynolet, dans une clairière en friches appartenant à ce qui, jadis, avait été le parc du château.

— Maintenant, dit Arthur Barrot, je vous écoute. Comment êtes-vous venu ici ?

— Vous le saurez plus tard. C'est à moi de vous interroger, ou plutôt de provoquer vos confidences ; car je ne voudrais pas que cet entretien ressemblât à un interrogatoire. Le fait seul que j'aie pu passer une nuit tranquille sans qu'on songe à s'assurer de ma personne ramène à de plus justes proportions ce qu'on pourrait appeler : l'énigme de l'étang du Loup.

— Bien triste énigme, en vérité, dit Arthur Barrot amèrement. Pour que je vous réponde, dites-moi d'abord ce que vous êtes venu chercher ici.

— Deux hommes, sous ces vieilles pierres, n'attendent plus que la mort lente qui leur a été promise. Je veux savoir pourquoi on les a condamnés.

L'ancien commissaire eut un sourire amusé.

— Compliments, chef. Vous êtes admirablement bien renseigné ; du moins en ce qui concerne la détention de M. le procureur d'Avray et de l'inspecteur Jordan ; quant à la condamnation à mort, c'est une autre histoire. Serait-il indiscret de savoir comment vous avez pu deviner...

— Je vous répondrai tout à l'heure. Parlez.

— Asseyez-vous avec moi sur ce rocher ; l'histoire est très longue.

Ils s'installèrent et après un temps, Arthur Barrot poursuivit :

— Il était une fois un vieux préfet de police en retraite...

— M. Bauzel ?

— Lui-même. Et ce préfet de police, après un veuvage prématuré, voyait sans enthousiasme l'avenir se présenter à lui sous l'aspect de jours moroses à écouler un à un dans la plus morne des solitudes. Lorsque survint dans sa vie un rayon de printemps personnifié par une jeune fille délicieuse qui avait pour nom Geneviève de Bernis, vingt ans et toutes les grâces.

— Ils se marièrent et, un peu plus tard, on retrouvait dans l'étang du Loup le cadavre de la jeune Mme Bauzel...

— Si vous m'interrompez, nous n'en sortirons pas. Ils se marièrent en effet. Mais vous ne m'avez pas laissé vous dire que Geneviève de Bernis avait été fiancée à un certain Jacques de Roze, lieutenant de vaisseau de l'aviation maritime, qu'on croyait mort dans un accident à la frontière du Maroc espagnol. Or, ce jeune officier n'avait été que fait prisonnier par une tribu d'insoumis et, peu de temps après le second mariage de M. Bauzel, il fit sa réapparition.

— Son désespoir, celui de Geneviève...

— Comme bien vous pensez. Cependant, ils n'acceptèrent pas l'irréparable. Leur amour fut plus fort que leur loyauté ; leur sens plus puissants que leurs scrupules.

— Pauvre M. Bauzel !

— Oui. Vous pouvez le plaindre. Il a terriblement souffert lorsqu'il a appris...

— Qui donc s'est chargé de le lui apprendre ?

— Les deux amants d'abord, par leurs imprudences. Moi ensuite, par pitié pour tous.

— Barrot, vous baissez dans mon estime. Il est vrai que vous dirigez maintenant une agence privée et que ce genre d'officine...

— Ne me jugez pas si vite, que diable ! Si j'ai dévoilé son infortune à M. Bauzel, c'est que je le savais homme à supporter le poids de cette révélation.

— La suite des événements prouve que vous vous êtes trompé, mon cher. Le suicide de Mme Bauzel — s'il y a eu suicide et je n'y crois guère — n'est que la conséquence de votre trop grand zèle.

— Croyez ou ne croyez pas à ce suicide, c'est votre affaire ; quant à moi, je ne puis que me féliciter de la manière dont il a été accepté par tout le monde. Maintenant, si vous tenez absolument à savoir toute la vérité, je vous demanderai de ne plus m'interrompre.

— Soit, accorda Keuner de bonne grâce.

Et Barrot poursuivit :

— Quand M. Bauzel eut la certitude que sa femme le trompait, il eut avec elle un entretien au cours duquel elle lui avoua tout : le retour de son fiancé qu'elle croyait mort ; son amour qui ne s'était jamais éteint ; sa faiblesse à le refouler. Elle supplia son vieil époux de lui rendre une liberté qu'elle ne lui avait aliénée que lasse de la vie et désespérée de jamais trouver le bonheur, et ce fut à genoux qu'elle lui demanda pardon.

« M. Bauzel, depuis le lendemain de son mariage, ne se faisait plus d'illusions sur la folie qu'il avait commise. Comme c'est un homme de cœur, il comprit que de lui seul dépendait que tout se terminât bien. Mais ses sentiments religieux et la crainte qu'il avait d'un scandale l'empêchèrent d'accepter le divorce. Il mit donc à son pardon la condition que les deux amants disparaîtraient à tout jamais. Pour cela, il imagina, avec la complicité d'un médecin de ses amis, la noyade de sa jeune femme. Celle-ci prit le train pour Marseille où, sous un faux nom, elle s'embarqua pour l'Algérie. Après quoi, on simula l'accident, les recherches, la découverte du corps que, seul, le médecin affirma avoir vu, avec la famille Portalou qui, bien entendu, était au courant de tout. Le même médecin, pour servir l'honneur de son vieil ami, délivra un permis d'inhumer et on mit un tronc d'arbre dans le cercueil qui, en grandes pompes, fut conduit au cimetière du Cheylard, suivi par une assistance crédule et émue.

— Ainsi donc, Mme Bauzel serait toujours vivante ?

— Elle se porte même très bien, si j'en crois l'entre-filet suivant, paru dans le journal d'hier. Ecoutez plutôt.

Et Arthur Barrot sortit de sa poche un numéro du « Centre-Informations » qu'il ouvrit à la troisième page pour lire à haute voix un article ainsi libellé :

« On s'inquiétait, depuis quelque temps, de la disparition d'un jeune lieutenant de vaisseau, Jacques de Roze, de l'aviation maritime, qui n'avait pas reparu à son corps à l'expiration d'un congé d'un mois qui lui avait été accordé à la suite d'une longue captivité dans la zone insoumise du Maroc espagnol. Cet officier vient de donner de ses nouvelles en faisant connaître son intention de démissionner et en s'excusant de l'émotion dont il a été la cause. Les motifs de sa détermination ? Il file le parfait amour avec une jeune étrangère qu'il vient de rejoindre en Algérie où elle l'avait précédée. Beaucoup de bruit pour rien, en somme, et c'est mieux ainsi. »

La face de Max Keuner s'éclaira d'un large sourire.

— Je commence à comprendre, dit-il à son ancien subordonné.

— Après le départ de sa femme, et une fois les « obsèques » terminées, M. Bauzel est revenu à Paris et a fait appeler son heureux rival pour le mettre au courant de tout. Voilà pourquoi nul n'a jamais revu Jacques de Roze depuis sa visite avenue Foch.

— C'est crâne et généreux.

— C'est digne d'un homme de sa trempe. Il a su se montrer magnanime jusqu'au bout pour se pardonner à lui-même son égarement d'un jour à la vue de Geneviève.

— Tout cela est très bien, dit Keuner, mais ça ne m'explique pas pourquoi vous retenez prisonniers ici le procureur d'Avray et mon jeune ami Jordan.

Arthur Barrot se mit à rire, puis, sortant un étui de sa poche, il tendit une cigarette à Max Keuner.

Lorsque la fumée bleue s'éleva au-dessus des deux hommes en panaches capricieux, l'ancien commissaire reprit avec l'air de quelqu'un qui vient de faire une bonne blague :

— J'ai été prévenu par le père Portalou que deux hommes pas très catholiques — passez-moi l'expression, elle est de lui — tournaient autour du château avec une curiosité dangereuse pour la sauvegarde du secret que nous avions mission de protéger. Tout de suite, j'accourus. Je me trouvai en présence de Jordan et de ce cher procureur et, sans grand mal, je devinai ce qui les amenait là. Le fait qu'ils avaient sacrifié tous deux leurs vacances à l'affaire qu'ils croyaient avoir découverte m'amusa et je résolus de leur donner une petite leçon. Ce fut un jeu de les plonger dans un profond sommeil et, avec l'aide du père Portalou et de son grand dadais de fils, je les transporta dans un souterrain où, autrefois, M. Bauzel cultivait des champignons. Quand ils se réveillèrent, voilà trois jours, ils durent faire une tête assez drôle...

— Vous avez l'humour cruel, commissaire Barrot.

— Pourquoi cruel ? Chaque jour, ils reçoivent des provisions plus qu'ils n'en peuvent manger ; ils ont de la lumière, de l'air...

— Savez-vous ce qui a amené le procureur ici ?

— Un orage, a-t-il dit.

— Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'après cet orage, la jeune servante des Portalou a été prise, dans la nuit, d'un cauchemar au cours duquel elle a parlé d'un cadavre porté par trois hommes. Pourriez-vous m'expliquer ce que signifiaient ses paroles ?

— Mme Bauzel affectionnait beaucoup Maria et celle-ci le lui rendait bien. Seule de tous ceux qui vivaient au château, la jeune fille crut sa maîtresse morte. Elle en éprouva un réel chagrin et put soupçonner qu'il s'agissait d'un meurtre tellement le suicide lui paraissait difficilement explicable. De là son cauchemar, peut-être. Et puis, vous savez, dans un cauchemar, on dit des choses plus invraisemblables

les unes que les autres... Mais comment savez-vous tout cela ? Seriez-vous sorcier, par hasard ?

— Ne le sommes-nous pas tous un peu, dans notre métier ?

— Aux yeux des profanes, peut-être. Je connais pourtant beaucoup de « ficelles » et je n'arrive pas à comprendre celle qui vous a conduit jusqu'ici avec tous ces renseignements dans votre poche.

— Vous comprendrez bientôt. Pour l'instant, j'ai plus pressé à faire que de vous l'expliquer. Il importe de délivrer immédiatement vos prisonniers.

— J'allais vous le proposer. Suivez-moi,

XI

A BON CHAT, BON RAT !

Au fond de son oubliette, M. Jean d'Avray n'était plus que l'ombre de lui-même. Le délai qu'il s'était impartie avant de tenter un geste désespéré devait venir à expiration dans quelques heures. Si à ce moment Jordan n'avait pas reparu, il plongerait lui aussi dans la nappe d'eau souterraine, quitte à rejoindre dans la mort son compagnon qu'il croyait perdu. Tout lui semblait préférable à vivre ainsi captif du silence et des ténèbres. Car la lampe à pétrole s'était brisée dans une chute de la caisse provoquée par un rat et, maintenant, une obscurité complète régnait dans le souterrain.

Soudain, un bruit de voix étouffées parvint jusqu'au prisonnier qui crut à une hallucination. Comme il sentait sa raison chavirer, il doutait de ses réflexes. Il attendit, anxieux, en prêtant l'oreille.

Le bruit se rapprochait, maintenant. On eût dit qu'il venait de derrière la muraille. Bientôt, le procureur n'eut plus aucun doute : quelqu'un venait le voir dans sa retraite. Quelqu'un ? Qui ? Jordan ? Il y eut mis

plus de discrétion. Alors ? Ses geôliers ? Malheur ! Ils allaient découvrir la fuite de l'inspecteur !

Des pas s'arrêtèrent, tout près, et des chaînes s'entre-choquèrent. Puis une porte s'ouvrit à un endroit où, auparavant, Jean d'Avray n'avait remarqué autre chose qu'un mur de maçonnerie.

Un rayon de lumière vint le frapper au visage. Deux hommes, portant chacun une lanterne, venaient de paraître. L'un d'eux, le faux Thomas Reynolet, s'avança en riant :

— Monsieur le procureur d'Avray, dit-il. J'ai assez ri maintenant. Vous êtes libre. Mais, où est donc ce cher inspecteur Jordan ?

Et il promena sa lanterne pour tenter de percer les ténèbres. Son rire se figea bientôt sur ses traits. Pour la première fois, il se demanda s'il n'était pas allé un peu loin dans la plaisanterie.

Le procureur le regardait avec des yeux de dément; on le sentait prêt à bondir; ce qu'il fit d'ailleurs, mais Max Keuner s'interposa à temps. Tout en restant entre les deux hommes, l'ancien chef de la Sûreté demanda à Arthur Barrot :

— Eh bien, commissaire ? Qu'avez-vous fait de l'autre prisonnier ?

— Mais... Je ne comprends pas... Nous les avons enfermés tous deux ici...

Sa haine éclatant soudain, le procureur hurla presque :

— Vous l'avez tué comme vous vouliez me tuer. Il a cherché à fuir et s'est noyé dans l'étang ! Que sa mort retombe sur vous, misérable, et sur vos complices qui, comme vous, ont déjà trempé dans le sang en assassinant Mme Bauzel et le lieutenant de Roze !

Cette fois, l'ancien commissaire blêmit. La lanterne, au bout de son bras, se mit à trembler, et il demanda, atterré :

— Que dites-vous, Monsieur le Procureur, votre compagnon s'est noyé ?

— Oui, en tentant de s'évader. Il a plongé dans une nappe d'eau, là-bas, tout au fond du souterrain,

croyant que cette nappe correspondait avec l'extérieur. Tuez-moi donc maintenant, comme vous avez tué « les autres » !

— Allons, du calme, monsieur le Procureur, intervint Max Keuner.

Seulement, le malheureux parut se rendre compte de sa présence.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Un de leurs complices, vous aussi ?

Sans lui répondre, Keuner se tourna vers l'ancien commissaire effondré :

— Arthur Barrot, voilà qui est grave. Un homme est mort par votre faute, nous ne pourrons plus désormais étouffer cette affaire. Homicide involontaire, vous savez aussi bien que moi ce que ça coûte.

Le faux Thomas Reynolet eut-il soupçon à ce moment de la relation qui pouvait exister entre la disparition de l'inspecteur et la manière dont Keuner était renseigné ?

Il voulut parler mais n'en eut pas le temps. Derrière lui, un bruit de pas précipités le fit se retourner et Jordan parut, un revolver à chaque main.

— Haut les mains, tous ! cria-t-il.

Un éclat de rire lui répondit et Max Keuner demanda :

— Même moi ?

— Ah ! Vous, enfin ! Pourquoi m'avez-vous laissé sans nouvelles ?

— J'étais bien trop occupé, tu le vois. Une seconde plus tôt et tu faisais rater ma petite vengeance.

Le procureur s'était précipité vers Jordan.

— Ah ! Jordan ! Vous avez donc réussi ! Mais qui est cet homme ? M'expliquerez-vous ?

— C'est vrai ! Il faut que je vous présente : M. Max Keuner, ancien chef de la Sûreté ; M. le procureur Jean d'Avray.

Les deux hommes se serrèrent la main et le procureur demanda :

— Max Keuner ? Le plus beau fleuron de la police

française dont la renommée est parvenue jusqu'à nous, les jeunes ?

— Lui-même.

— Je vous en prie ! protesta modestement le vieux limier. Sortons d'abord d'ici.

Mais Jordan s'avança menaçant vers Arthur Barrot.

— Pas avant que j'aie réglé un vieux compte avec cet homme.

Keuner intervint.

— Ne fais pas l'idiot. Rengaine tes dangereux engins et remonte avec nous.

— J'ai failli mourir par sa faute !

— Et moi j'ai cru devenir fou ! surenchérit le procureur.

— Vous êtes, l'un bien vivant, l'autre en pleine possession de ses facultés mentales, c'est le principal. Je vous expliquerai tout là-haut.

— Pardonnez-moi, dit piteusement l'ancien commissaire. Je n'aurais pas cru que...

— C'est bon, c'est bon, dit Keuner en l'entraînant.

Ils empruntèrent un escalier de pierre en colimaçon qui les amena dans les caves du château où l'ancien chef de la Sûreté, en passant, rafla deux bouteilles poussiéreuses.

— Voilà qui aidera à une réconciliation générale, pensa-t-il avec optimisme.

Et, précédant le procureur et Jordan, il suivit Arthur Barrot qu'il séparait prudemment de ses « victimes ».

Quand ils firent irruption dans la salle du château, ils n'y trouvèrent personne. Les Portalou ainsi que la servante avaient été invités par Arthur Barrot à les laisser seuls lorsqu'ils remonteraient.

— Maintenant, dit Keuner, asseyez-vous autour de cette table et laissez-moi mettre au point tout ce qui vous semble encore mystérieux.

— Une chose ne m'est pas mystérieuse ! s'écria le procureur en donnant un violent coup de poing sur la table. C'est que deux personnes sont mortes ici et que, pour avoir cherché à connaître la cause de leur mort,

nous avons été séquestrés, l'inspecteur Jordan et moi.

— Allons, du calme, Monsieur le Procureur, dit l'ancien chef de la Sûreté. Personne n'est mort ici et, si vous voulez bien me laisser parler, vous en conviendrez comme moi avant peu. Quant à votre séquestration, c'est un aspect des dons d'humoriste que croyait posséder mon vieil ami Arthur Barrot. Je dis bien : « que croyait posséder » car je pense qu'il doit avoir, à ce sujet, perdu toutes ses illusions. N'est-ce pas, mon cher commissaire ?

Barrot se contenta de baisser la tête avec un air gêné et Max Keuner rapporta, à l'intention du procureur d'Avray et de Jordan, les confidences qu'il avait reçues quelques instants auparavant.

Au fur et à mesure qu'il parlait, ses auditeurs semblaient perdre leur assurance et quand il exhiba l'article du journal qui relatait la démission de Jacques de Roze et sa tendre retraite, l'inspecteur et le procureur se sentirent un peu ridicules.

Aussi leur aîné tempéra-t-il l'effet produit par ses révélations en rendant hommage à leur conscience professionnelle.

— Vous avez montré, dit-il, que votre métier vous tient à cœur. S'il y avait un reproche à vous faire, ce serait celui de vous être abandonné un peu vite à la fougue de votre jeunesse.

— Vous avouerez que les apparences... objecta le procureur.

— Certes, elles vous autorisaient tous les doutes. Mais n'oubliez jamais que, vous, magistrat et nous, policiers, ne devons les aborder qu'avec circonspection. Il eut pu se produire que deux crimes aient été commis dans ce château. Votre premier devoir aurait dû être de faire part de vos soupçons au Parquet de la région. Car enfin, dans tout cela, qu'avez-vous fait de vos collègues de Privas ? Cette affaire, si affaire il y avait eu, était de leur ressort.

— Nous n'avons pas agi en exercice de nos fonctions. J'étais, pour ma part, en vacances, et Jordan a sollicité un congé sur mes instances. Je m'étais fait un

point d'honneur d'élucider avec lui ce que je croyais être un mystère. Est-ce vous, Monsieur Max Keuner, dont le nom partout est cité en exemple, qui songerez à me le reprocher ?

— Bien loin de là ma pensée ; je vous mets simplement en garde contre vous-même en vous rappelant quelques règles élémentaires dont les jeunes, trop souvent, ne veulent pas tenir compte. Oh ! Je ne médis pas de la génération actuelle. Elle possède des qualités appréciables ; entre autres cet esprit de compétition qui, bien dirigé, stimule son zèle et ses initiatives. Mais, vous venez d'en faire l'expérience, il faut savoir le doser et surtout ne jamais séparer complètement sa foi de celle des autres. Ceci dit, c'est à vous que je m'adresse, maintenant, mon cher Barrot. Vous avez voulu, avouez-le, donner une petite leçon à ces deux hommes...

— Leçon qu'il nous paiera cher, fit le procureur menaçant.

— Allons, allons, sachez vous montrer généreux, que diable ! Je suis le premier à reconnaître que le commissaire est allé un peu loin, mais puisque tout finit bien...

— Vous comptez pour peu les souffrances morales que nous avons endurées, Jordan et moi.

— Bah ! Un verre de ce petit vin délicieux et il n'y paraîtra plus !

— Pardon, je ne l'accepte pas ainsi. Je porterai plainte pour séquestration.

— Monsieur le Procureur, réfléchissez une seconde. Ne croyez-vous pas qu'ébruiter cette affaire aurait pour premier résultat de porter atteinte à la majesté de vos fonctions ?

— Cependant...

— M. Arthur Barrot est prêt à faire amende honorable, j'en suis convaincu. N'est-ce pas, mon cher commissaire ?

— Bien volontiers, dit celui-ci. J'ai été très maladroît et je m'en excuse en vous suppliant de tout oublier.

Le procureur se tourna vers Jordan. Après une hésitation, il dit :

— Vous qui avez risqué votre vie, inspecteur, l'entendez-vous ainsi ?

Jordan, beau joueur, répondit en dissimulant mal un sourire naissant :

— Je suis tenté de me ranger à l'avis de mon maître Max Keuner. Notre odyssée n'est pas tellement re-luisante. Ceux aux oreilles de qui elle parviendrait pourraient en faire des gorges chaudes.

A moitié convaincu, le procureur regarda Arthur Barrot. Puis tous deux éclatèrent de rire et se serrèrent la main.

Bientôt, le vin couleur rubis cascada dans les verres et, au moment de trinquer, Arthur Barrot demanda à Keuner :

— Je voudrais bien savoir, maintenant, comment j'ai pu vous trouver ici sous un déguisement invraisemblable.

— Ne l'avez-vous pas encore deviné ?

— C'est sans doute l'inspecteur qui vous a télégraphié ?

— Il a fait mieux que cela, le brave petit Jordan. Il est venu me trouver dans mon poulailler, à Montmartre, et m'a presque emmené de force. Je lui en suis reconnaissant, d'ailleurs, car, à vous qui semblez aimer les farces, cela m'a permis d'en faire une dont vous garderez longtemps le souvenir. Si vous aviez pu voir votre tête lorsque j'ai prononcé pour vous ces mots terribles : homicide involontaire, tout à l'heure, dans le souterrain...

— Je dois avouer que j'ai senti la terre se dérober sous moi. Pour une revanche, c'est une belle revanche.

— Pourtant, remarqua le procureur, cela aurait pu arriver.

— Evidemment, convint Arthur Barrot. Aussi, pourquoi le père Portalou ne m'a-t-il pas dit que ce souterrain communiquait avec une nappe d'eau ? Vous

pensez bien que, si je l'avais su, je me serais gardé de vous y enfermer.

— Quel sort nous réserviez-vous ?

— Je voulais simplement vous impressionner et vous faire demander grâce dans le seul but de n'avoir pas à vous révéler ce que vous venez d'apprendre. Ce secret ne m'appartenait pas et il était une lourde charge pour moi. M. Bauzel m'avait chargé de le faire respecter. C'est pourquoi je vous demande de jurer sur votre honneur que jamais personne n'en sera mis au courant. Il s'agit de protéger la réputation d'un vieillard estimé de tous. Je pense que vous le comprendrez comme je l'ai compris.

Gravement, les trois hommes jurèrent, et Arthur Barrot sortit pour appeler la mère Portalou à qui il donna l'ordre de préparer un petit festin.

Quand il revint, le procureur lui dit en riant :

— Aussi a-t-on idée de confier la garde de ce château à une famille pareille ? S'ils avaient été plus sympathiques, je suis certain que rien de ce qui s'est produit ne serait arrivé. Mais, rien qu'à les voir, on les imagine au banc des accusés dans une Cour d'assises.

— Les Portalou sont de braves gens, dit le commissaire. Oh ! Je sais ! Ils sont avares et rudes. Mais la vie a été cruelle pour eux. Deux de leur fils sont tombés à Verdun ; le troisième est à moitié idiot. Ils sont courageux et honnêtes ; c'est tout ce que leur demande M. Bauzel. On ne les aime pas dans le pays ? Les curieux n'en sont que moins tentés d'approcher. Quant à leurs dons d'hospitalité, on n'en exige pas d'un chien de garde et c'est un peu le rôle qu'ils tiennent ici.

On trinqua de nouveau et Max Keuner demanda, en choquant son verre contre celui d'Arthur Barrot :

— Alors, vous ne m'en voulez pas de la petite émotion que je vous ai causée ?

— C'est égal, avoua l'autre en riant. Vous m'avez eu !

— A bon chat bon rat, n'est-ce pas ? répliqua Keuner en lui frappant amicalement sur l'épaule.

ÉPILOGUE

Dans une villa fleurie d'Alger-la-Blanche, face à la mer ensoleillée, Jacques de Roze et Geneviève, connue ici sous le nom de Mme Mandissen, goûtaient enfin leur bonheur conquis.

Ignorants de l'aventure dont ils avaient été cause, ils se faisaient oublier du monde en oubliant qu'il en existât un autre que le leur, peuplé tout entier par les baisers qu'ils échangeaient.

La démission de Jacques avait été acceptée par les autorités militaires, malgré l'émotion provoquée par sa seconde disparition dont il s'était excusé du mieux qu'il avait pu.

Comment, en effet, faire comprendre à ses chefs que, grisé par la possession de celle qu'il s'était destinée, il avait oublié de rejoindre son escadre à la date convenue ? On lui pardonna facilement, eu égard à ses états de service et maintenant, dans le cadre de rêve d'un paysage lumineux comblé par la nature, il ne songeait plus qu'à conjuguer inlassablement le verbe aimer entre les bras de sa maîtresse.

Un seul regret venait parfois ternir leur félicité : celui de ne pouvoir être l'un à l'autre devant la Loi.

Mais ils ne pouvaient oublier le sublime sacrifice de M. Bauzel et, liés par le serment au prix duquel ils avaient acheté leur liberté, ils s'accommodaient de cette situation en songeant à ce qu'elle eût pu être autrement.

Un matin, ils reçurent une lettre de Mme de Bernis.

« Mes chers enfants, écrivait la vieille dame.

« J'aurais voulu ne plus évoquer pour vous les traces d'un passé qui nous fut douloureux à tous. Pourtant je ne puis garder secrète la nouvelle qui me parvient à l'instant, Mon notaire vient de me faire savoir

que l'hypothèque de 400.000 francs sur mon hôtel particulier vient d'être levée par M. Bauzel.

« Un tel geste de désintéressement après ce qui s'est passé me laisse interdite et m'émue au delà de toute expression. Si j'ai tenu à vous mettre au courant, c'est pour que vous compreniez mieux la grandeur d'âme de celui qui n'a pas hésité à sacrifier son bonheur au vôtre. On eût pu croire que son mariage était un bas marchandage. Il vient de prouver que c'était quelque chose de plus beau et de plus noble. Je vous demande de toujours vous souvenir de la parole que vous lui avez donnée et de vous faire oublier de tous, sauf de votre maman.

« ANNE DE BERNIS. »

Geneviève leva vers Jacques deux yeux où brillait une larme. Il l'enferma dans ses bras et la serra contre sa poitrine en murmurant simplement :

— Pauvre homme !

FIN

Pour paraître samedi prochain :

L'homme aux deux visages

Roman policier inédit

par RENE DUCHESNE

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 8-2-43

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

Paraît tous les Samedis



Le roman complet
sous couverture en couleurs

0^{fr.} 95

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14^e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

1872

1000

1000

1000

1000

1000

1000

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,

du **MYSTERE**,

de l'**ANGOISSE**,

de l'**INTÉRÊT**

pourant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs

0.50

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

N'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.